

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

1884

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

AVANTAGES

Primes Spéciales

ACCORDÉES A TOUS LES ABONNÉS

par voie de

LOTÉRIE

au commencement de chaque année.

9ÈME ANNÉE.—No 3.

OTTAWA

1er Mars 1884.

ABONNEMENT

\$2 PAR AN

PAYABLE D'AVANCE

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

BULLETIN.

L'ALBUM DES FAMILLES, accessible à toutes les bourses par son bon marché paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, formant un volume de 384 pages, composé de matières ainsi classées :

Religion.—EXTRAITS d'ouvrages, où l'on expose les preuves de la *Religion*, les dogmes de la *Foi*, les règles de la *Morale*, etc.

RAPPORTS et LETTRES édifiantes sur les *Missions* du Canada et de l'Étranger.

EXPOSÉ et RÉSUMÉ de tous les faits et de toutes les questions d'actualité religieuse soulevées dans l'intervalle de chaque livraison

Littérature.—Choix varié des meilleures productions, tant du Canada, que de l'Étranger. Les sujets ayant trait aux matières suivantes entrent dans le cadre de cette publication, savoir :

Philosophie, Eloquence, Discours, Légendes, Critiques, Bibliographies, Voyages et Œuvres d'imagination.

Histoire.—Mémoires sur le Canada et autres pays ; Aperçus sur l'histoire de l'Église et du Clergé ; Etudes des Mœurs et des Monuments, etc., etc.

Sciences et Beaux-Arts.—Découvertes scientifiques, et applications des sciences aux arts. Revues des Concours et compte-rendu des œuvres d'art.

Biographies.—Galerie nationale de portraits historiques, politiques et littéraires du Canada et de l'Étranger.

Archéologie.—Rapports et Inscriptions des Monuments, tant en Canada qu'à l'Étranger, et de la découverte des Ruines, etc., etc.

Agriculture.—Travaux, recherches, découvertes et perfectionnements.

Tempérance et Luxe.—Exposé des causes et des funestes effets de l'Intempérance et du Luxe, et autres désordres dans la société.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPEAU, Éditeur-propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1065, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

AUX DIRECTEURS DE CHŒURS.

MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné à l'honneur d'informer MM. les Directeurs des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Œuvres Musicales de M. L'ABBÉ GIELY, chanoine honoraire, de Valence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec les prix, savoir:

Messe Musicale,

A TROIS VOIX

Avec accompagnement d'orgue.....Prix : \$0.75.

Harmonies Religieuses,

POUR LES

Saluts du Saint-Sacrement, consistant en Solos, Duos et Chœurs variés, avec accompagnement d'orgue.

Brochure in-8o de 240 pages.....Prix : \$1.50.

Fleurs de Juin

ou

CHANTS AU SACRÉ CŒUR,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.

Brochure de 120 pages.....Prix : \$1.25.

Le Sacré Cœur de Jésus

Cantate solennelle composée de Solos, Duos et Chœurs variés (formant sept parties distinctes) avec accompagnement d'orgue.....\$0.75.

Gloire à Marie,

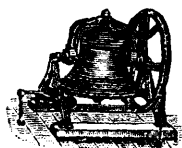
Cantate solennelle à N.-D. de Lourdes, avec Solos Duos et Chœurs.....Prix : \$0.40.

A la Vierge Immaculée,

Chant solennel, avec Solo, Duo et Grand-Chœur
Prix : \$0.50.

S'adresser à STANISLAS DRAPEAU,
Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boîte 1065, Ottawa,
Seul agent pour le Canada.

Fonderie McShane,



Des célèbres **CLOCHES** et **CARILLONS** pour Eglises, Chapelles, Couvents, Académies, etc. La liste des prix et circulaires sont fournies gratuitement sur demande.

S'adresser

HENRY McSHANE & Cie,

BALTIMORE [M.S.]
Etats-Unis.

Pour le Mois de Marie

Guirlande à Marie!

BROCHURE DE 160 PAGES,

Renfermant 32 Chants à la Ste Vierge

ET UN

REGINA CŒLI,

pour le Mois de Marie et ses Fêt s.

Solos et Chœurs très variés.

Paroles et Musique de l'abbé E. A. GIELY, chanoine honoraire de Valence (France).

Prix : \$1.25.

L'approbation donnée à l'auteur par Mgr l'Evêque de Valence, pour la publication de cette œuvre sacrée, renferme ce qui suit :

“ Je viens de lire avec le plus vif intérêt les nouvelles poésies que vous allez publier en l'honneur de la sainte Vierge. Que de grâce, de parfums, de fraîcheur on y trouve ! Elles méritent bien le titre que vous leur donnez : jamais “ Guirlande ne fut composée de plus belles fleurs ! “ On aime à voir leur riante parure et à respirer leur suave odeur.

“ Avec ces caractères, je ne doute pas que le public ne leur fasse, comme à leurs sœurs aînées, le meilleur accueil.

“ Tout à vous en N.-S., et en Celle qui vous a inspiré de si pieux cantiques.”

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boîte 1065, Ottawa,
Seul Agent pour le Canada.

Le Mail Hebdomadaire



THE
WEEKLY MAIL
Stands far in advance of any other Canadian Paper.
\$1 a year

It has the Largest Circulation; the Latest News, both Local and Foreign. A Splendid Story Page. First-class Agricultural Page. Reliable Market Reports. Legal Column Household Department, Children's Department, etc

THE MAIL is the great medium for advertisements of FARMS FOR SALE

Agents Wanted

ADDRESS
THE MAIL
Toronto, Canada

LE MEILLEUR JOURNAL ! ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

37 Année.

“ Le SCIENTIFIC AMERICAN ”

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le *Scientific American* les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le *Scientific American* MM. MUNN et Cie., se font sollicitateurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le *Scientific American*, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,

37, Park Row, New-York.

Abonnez-vous

ET

FAITES ABONNER VOS AMIS

A

L'Album des Familles

\$2 par année.

BIBLIOTHEQUE RELIGIEUSE.

ABONNEMENT

\$2

PAR ANNÉE

(Payable d'avance)

ANNONCES

Elles seront publiées
sur le couvert.
(Voir le tarif à la
dernière page.)

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE.

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à Stanislas Drapeau, Editeur Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1065, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Bulletin Religieux

INSTRUCTIONS

SUR LA

RELIGION,

Pouvant servir de lectures du soir dans les familles,
ainsi que dans les Pensionnats de jeunes
gens et de jeunes filles,

OU

LE CATÉCHISME EXPLIQUÉ.

PREMIERE PARTIE

(Suite.)

Histoire de Jésus-Christ.

CHAPITRE I.

Vie cachée de Jésus-Christ.

Le Messie naquit environ quatre mille ans après la création du monde, sous l'empire d'Auguste. Les Évangélistes qui nous ont raconté son histoire, ont marqué, d'une manière exacte, l'époque de sa naissance. A l'aide d'un fait—le recensement de l'empire, opéré en Judée par le préfet Quirinius—qui aurait semblé toucher plutôt à l'histoire profane qu'à l'histoire de la religion, saint Luc nous a indiqué avec une très grande précision l'époque de la naissance du Messie.

Il naquit à Bethléem, petite ville de Judée, le vingt-cinquième jour de décembre, à l'heure de minuit.

Ces dates et cette heure nous sont aussi indiquées, d'une manière très précise, par les Évangélistes ; le fait de la circoncision, à laquelle le Messie voulut être soumis, et qui avait lieu d'après la loi mosaïque, huit jours après la naissance des enfants, nous ramène au 25 décembre. Ce jour fut pris, par le monde chrétien, comme le premier jour de l'année. Quant à la ville de Bethléem, où la Mère du Messie fut obligée de se rendre, à cause du recensement, elle avait été désignée par les Prophètes comme devant être honorée par la naissance du Sauveur ; en sorte que le recensement ordonné par Auguste, fut aussi le motif qui porta la Mère du Messie à se rendre en cette ville, au moment précis où elle devait mettre au monde son Fils.

Le Messie naquit d'une Vierge, suivant la prédiction d'Isaïe, et par l'opération du Saint-Esprit, selon le témoignage que rend à sa conception et à sa naissance l'évangéliste saint Luc. L'Écriture et la Tradition proclament la virginité de sa Mère. Il a fallu la mauvaise foi insigne de certains hérétiques et de certains écrivains peu sincères pour oser élever des doutes à cet égard : l'Écriture ne les autorise, en aucune manière, et la Tradition chrétienne proteste avec une admirable énergie et une parfaite unanimité que la Mère du Messie fut vierge avant, pendant et après la naissance de son divin Fils.

Il entra dans les desseins de Dieu que le Messie vint au monde dans un état de misère et d'humiliation. Arrivée à Bethléem avec

son époux, sa Mère ne trouve point de place dans les hôtelleries. Elle le mit au monde dans une sorte d'étable, située à l'entrée de la ville et formée par un rocher qui s'avancait au-dessus du sol, comme pour former un abri à ceux qui n'en trouvaient pas ailleurs. Mais des prodiges signalèrent sa naissance, afin que les peuples et les rois pussent accourir à la crèche et lui offrir leurs présents et leurs hommages.

Il fut chanté par les anges qui invitèrent les bergers à aller adorer leur Sauveur, et une étoile miraculeuse, annoncée aussi par les Prophètes, conduisit les Mages à son berceau. La Mère du Messie en voyant accourir ainsi près de son Fils naissant des pauvres et des riches, des ignorants et des savants, des rois peut-être—il semblait, en effet, que les Mages étaient des rois,—fut consolée de l'état de dénûment dans lequel elle se trouvait à ce moment, le plus solennel que le temps, dans sa marche, ait marqué dans le monde. Sa foi n'avait, certes, pas besoin d'être confirmée par ces prodiges ; mais son amour pour son bien-aimé Fils trouvait une compensation dans les hommages qu'il recevait.

La Vierge-Mère du Messie se nomme la Vierge Marie. Elle appartenait à la famille de David, à la tribu de Juda, à la lignée d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, à qui Dieu avait promis de faire naître le Messie dans leur famille.

En vertu d'une disposition de la loi mosaïque qui réglait les conditions de son mariage. Marie épousa

Joseph, qui appartenait à la même famille et à la même tribu. Joseph assurait ainsi au Messie une place d'honneur dans l'histoire de son peuple, en permettant à ceux qui devaient tracer sa généalogie temporelle d'y introduire son nom, tandis que le nom de Marie ne devait pas y figurer, d'après la coutume observée jusque-là. Cette coutume ne voulait pas que le nom d'une femme y prit rang en sa qualité de mère ; une femme n'y pouvait entrer qu'avec le titre d'épouse. Joseph assurait aussi au Messie, par son mariage avec Marie, une protection contre ses ennemis découverts, tels que Hérode, et contre ses ennemis cachés, les démons, qui, s'ils avaient vu naître le Messie contrairement à toutes les lois naturelles, n'auraient pas manqué de lui dresser d'attentives embûches. Enfin, le mariage de Marie et de Joseph fut un voile jeté, à la fois, sur sa virginité et sur sa maternité miraculeuses, et il permit à Marie et à Joseph de rendre un double témoignage à la virginité de Marie. La Sainte-Vierge se le rendit à elle-même en confiant à Joseph le secret de sa virginité féconde, et Joseph le lui rendit en consentant à garder Marie avec lui, tandis qu'il hésitait un moment à accepter le rôle de protecteur du Messie que Dieu lui avait commis.

Marie, par ordre de Dieu, donna à son Fils le nom de Jésus, qui signifie *Sauveur*, auquel fut ajouté celui de Christ, qui signifie *oint ou sacré*. C'est de ce dernier qu'a été formé le nom de "chrétien," qui sert à désigner les disciples de Jésus-Christ. Les chrétiens se donnèrent ce nom à Antioche, peu de temps après la mort du Sauveur et les prédications des Apôtres.

Jésus-Christ passa son enfance et sa jeunesse dans l'obscurité, travaillant des mains dans l'atelier de son père nourrisier, le charpentier saint Joseph, à Nazareth, petite ville située au nord-ouest de la Judée. C'est pourquoi il fut appelé quelquefois "le Nazaréen," un nom que les prophètes lui avaient déjà attribué, ce qui, d'après le récit évangélique, fut l'une des causes pour lesquelles Joseph le ramena à Nazareth après que la persécution d'Hérode eut pris fin par la mort

du tyran. Cependant les historiens de sa vie ne manquent pas de nous faire observer que Jésus montra, dès son enfance, une sagesse et une science surnaturelles.

Avant d'inaugurer le ministère de sa prédication, Jésus-Christ voulut recevoir le baptême de Jean-Baptiste. Ce dernier, fils de Zacharie, prêtre du Seigneur, et d'Elisabeth, cousine de la Très-Sainte-Vierge, avait été choisi par le Seigneur pour préparer les hommes par la pénitence, au règne nouveau. Dieu lui avait accordé la faveur d'acquérir une très grande influence sur le peuple, par l'intégrité de ses mœurs et par l'austérité de sa vie. Jean vivait au désert, il prêchait la pénitence, il s'était acquis un certain nombre de disciples, il conférait à ceux qui venaient à lui le baptême de la pénitence qui devait être le symbole du baptême de l'Esprit. Jésus lui ordonna de le baptiser, afin de montrer qu'il reconnaissait la mission que Dieu lui avait donnée de préparer les Juifs à recevoir le Messie. Mais Jean reconnut aussitôt en lui son Sauveur et son Maître. Il avait vu, au moment où il se plongeait dans les eaux du Jourdain, le Saint-Esprit descendre sur la tête de Jésus, sous forme de Colombe ; il avait entendu la voix du Père éternel qui disait : "Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances." Il le salua comme l'Agneau de Dieu, celui qui devait effacer les péchés du monde, et il ordonna à ses disciples de se mettre à la suite de Jésus.

(A continuer)

— 000 —

Pensées.

Le monde est semblable à un homme qui passe l'automne à regretter le printemps.

La raison est comme le soleil : resplendissante ici, couverte de nuages là-bas.

Qui peut lécher peut mordre et qui peut embrasser peut étouffer.

L'histoire de ma vie, c'est l'histoire de mon cœur.

Calendrier Catholique

{Des l'Almanach Catholique de France.}

M A R S

SAINT-JOSEPH

Pour nous rendre moins amère l'obéissance à la loi du travail, Dieu l'a fait subir à saint Joseph. Que dis-je ? L'Homme-Dieu s'y est soumis lui-même dans l'atelier de Nazareth.

Saint Joseph, charpentier, met en honneur le travail. Non, ce n'est plus une honte d'être réduit à manger son pain à la sueur de son front ; ce n'est plus une honte de gagner péniblement le nécessaire pour sa femme et ses enfants, depuis que saint Joseph a dû arroser son atelier de ses sueurs, pour nourrir la très sainte Vierge et Jésus-Christ.

Il est facile de faire des discours sur la grandeur du travail, et de vanter le courage de l'artisan qui ne doit rien qu'à son énergie ; mais les mots brillants et les phrases sonores consolent bien peu ceux qui souffrent, et ne peuvent rien contre les préjugés. Ce sont les exemples qui entraînent ; c'est en partageant les maux qu'on les adoucit.

Dans saint Joseph, charpentier, l'artisan chrétien trouve un compagnon qui a sué à la peine comme lui, et qui le relève à ses propres yeux aussi bien que dans l'estime du monde. Pour inspirer à l'ouvrier l'amour de sa condition et lui concilier le respect des riches et des grands, une simple image du charpentier de Nazareth, conduisant par la main l'Enfant-Dieu, a été bien plus efficace que tous les discours des philosophes.

Quoi qu'en dise l'amour-propre jaloux, c'est une grandeur naturelle que celle de la naissance ; une suite glorieuse, d'aïeux illustres, donne toujours de l'éclat à un nom ; et le descendant des rois imprime à ce qu'il fait un cachet de distinction et de noblesse.

Cette gloire des aïeux, saint Joseph la possédait : il était de la famille des rois, le descendant de David et de Salomon. Par le sang qui coulait dans ses veines, par la méditation des chants sublimes de ses ancêtres, et la pratique de leurs leçons, saint Joseph était noble de race et de cœur.

De ses mains royales, saint Joseph a manié l'outil, et l'atelier a été ennobli.

Qu'il est noble l'artisan pénétré de sa dignité, de sa grandeur spirituelle ! La sueur, il est vrai, coule sur son front comme sur le visage de l'ouvrier abruti, mais avec cette différence, que cette sueur n'est pas versée uniquement en vue d'un vil salaire attendu du bon plaisir de quelqu'un de ses semblables ; non, pour l'artisan chrétien, le labeur est un hommage à Dieu, une soumission généreuse à l'arrêt qui pèse sur la race d'Adam : "Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front."

Ardent, infatigable au travail, doux et prévenant pour sa femme, veillant sur ses enfants comme sur un dépôt sacré que Dieu confie à sa tendresse et à sa vigilance, l'artisan, chef de famille, imite, sans orgueil, le glorieux patriarche, époux de Marie et père nourricier de Jésus-Christ.

Aug. CARION.

(S. Joseph, patron de l'Eglise universelle.)

— 000 —

PENSÉES.

Le génie, c'est le soleil ; tout le monde le voit. Le talent, c'est le diamant qui peut rester longtemps perdu dans l'obscurité, mais qui est toujours aperçu par quelqu'un.

Il en est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais bien peu en ont vu.

Il y a beaucoup de sottises qui sont mises en circulation par des gens d'esprit.

Le bien a pour tombeau l'ingratitude humaine.

Feuilleton

GRAZIELLA

ou

LES EPREUVES D'UNE ORPHELINE

PAR

MINE LOUISA LABROUCQUY.

(Suite.)

Chapitre IV (Suite)

De temps en temps elle se levait, et allait jeter un coup-d'œil du côté de la maison vis-à-vis, et comme le vieillard s'en apercevait, il leva la tête de dessus son livre et demanda d'une voix tranquille :

— Vous ne voyez rien encore, Annette ?

— Non père, rien. Cependant l'hôtel est ouvert, et je vois le vieux Tom balayer et épousseter, que la sueur lui en découle du front....

On voit que c'était de l'hôtel de la baronne de Mirville qu'il s'agissait.

— Je voudrais bien, dit le vieillard, l'y voir revenir encore ; elle était si généreuse, si bonne, la bonne, la noble demoiselle ! Annette, il y a beaucoup de gens qui lui doivent de la reconnaissance ; mais nous, mon enfant, nous par dessus tous...

— Oh ! oui ! interrompit la veuve. Dieu la bénisse, au couvent comme dans le monde.

— Tenez, je serais heureux, si je pouvais la revoir encore une fois seulement, et lui dire tout ce que contient de reconnaissance le cœur d'un pauvre vieil ouvrier... Hélas ! ce bonheur ne nous a jamais été donné, et nous avons dû nous contenter de recevoir ces bienfaits avec les paroles : "au nom de Graziella."

Un profond soupir s'échappa de la poitrine d'Annette, et comme elle baissait la tête sur son ouvrage de couture, deux grosses larmes vinrent briller dans ses yeux. Elle songeait assurément à un triste passé ! Elle continua à travailler quelques instants, puis, laissant tomber ses mains, elle éleva son regard humide vers le Christ suspendu à la muraille. Douce con-

fiance en celui qui nous a précédé dans le sentier de la douleur !

En ce moment la porte s'ouvrit, et Adalbert entra dans la petite maison. Les deux habitants se levèrent, et le vicomte tendit familièrement la main au vieillard.

— Ami Jean, dit le jeune gentilhomme, c'est passé ; tout est fini.

— Oh ! Monsieur Adalbert, ne reviendra-t-elle pas ? fit Annette avec inquiétude.

— Non, bonnes âmes, non ! Je reviens de la chapelle du couvent où je l'ai entendue prononcer ses vœux. Votre bienfaitrice est un ange de la charité. Vous pleurez, Hartman ; ne pleurez pas, tout compte fait, elle sera là plus heureuse qu'elle ne l'était ici vis-à-vis.

— Je l'espère, Monsieur le vicomte.

— Ayez bon courage, continua le jeune homme ; si elle n'est plus là pour vous venir en aide, moi, je ne vous oublierai pas.

Et Adalbert, à ces mots, quitta la demeure du vieil Hartman, se dérobant ainsi aux remerciements du père et de la fille. Lorsqu'il fut sorti de la boutique, et que Jean et Annette furent rentrés dans la chambre de derrière, le premier se tourna vers sa fille.

— Annette, fit-il, disons le cha-pelet pour Mlle de Herlicum.....

Agonillés tous deux, ils adressèrent leurs prières à Dieu, afin qu'il envoyât à Graziella contentement et bonheur. Leur prière était sincère, elle dut trouver grâce devant le Seigneur.

Et pourquoi ces bonnes gens demandaient-ils au Tout-Puissant ses bénédictions pour des riches, des grands de la terre ?

Parce que ces grands leur avaient été miséricordieux, selon la parole du Seigneur ; parce qu'ils avaient employé une partie de leurs richesses au soulagement de leurs frères malheureux. Oh ! si les riches savaient le bonheur qu'attirent sur eux leurs actes de bienfaisance !...

Dans le cours de notre récit, nous aurons encore à revenir chez Jean Hartman, et nous connaissons alors tout-à-fait les relations qui unissaient ce pauvre vieillard et sa fille, avec l'orgueilleuse baronne, avec la noble demoiselle et le riche vicomte.

Chapitre V

Oublions l'hiver, ses misères et ses frimas, pour arriver au printemps de 18***, à la maison de campagne de la baronne, que, contrairement à toutes ses habitudes, elle n'a pas quittée de tout l'hiver.

Trente-six raisons l'avaient fait rester au *Chant des Oiseaux*, mais dans la société, on leur attribuait au tout autre caractère que celui qu'elles avaient réellement.

Madame de Mirville préparait activement l'avenir de son fils ; c'est à cela que nous l'aurions trouvée occupée la plupart du temps, si nous avions été lui rendre visite. Mais il nous faut maintenant présenter au lecteur le digne *partner* de la baronne : le comte de Beauregard.

Rendons-nous en conséquence à une couple de lieues du *Chant des Oiseaux*, au château du comte qui, — de même que la baronne avait un fils, — possédait de son côté, une fille à *placer*.

Le comte de Beauregard portait dans sa jeunesse, le nom de Mirpoix. Il avait su se créer en peu de temps une assez jolie fortune, dans des spéculations de bourse, à la roulette, et aux loteries de toute espèce. Dès lors, il devint naturellement l'hôte bienvenu des salons du grand monde : mais il sentait assez qu'il lui manquait quelques quartiers de noblesse pour se placer de pair avec ses commensaux. Cela le tourmentait, et comme il était intrigant et rusé, il chercha et trouva bientôt le moyen de se tirer d'affaire.

À l'aide de quelques *rudits* de bonne volonté, experts en généalogie, il découvrit qu'il y avait eu jadis une famille de Mirpoix, qui n'avait plus de descendants actuels. Après des circonvolements sans nombre, il réussit à s'assurer qu'il était lui-même. — directement ou indirectement, — descendant de cette souche, ou tout au moins qu'il aurait pu l'être. De là l'intrigant prit possession du titre. Qu'advint-il de là ? — Tout bonnement que le public et la haute société ne virent plus désormais, dans le roturier Mirpoix, que le noble de Beauregard !

L'écusson aristocratique, tout d'or sur champ d'azur, s'étala bien-

tôt sur les équipages du noble de fraîche date, et l'orgueil éhonté de l'ex-agioteur imposa silence aux badauds. Mais tout cela ne satisfaisait pas encore son ambition : il se mit à pourchasser avec acharnement les décorations, et il ne se passa pas longtemps qu'il n'eût tout un arc-en-ciel de rubans à sa boutanière.

C'était bien tout ce qu'il fallait pour jeter de la poudre aux yeux du monde.

Ajoutez-y que le comte de Beauregard avait la langue bien pendue, et qu'à l'entendre, les rois et les princes étaient ses amis intimes ; il était le Rothschild des monarques ; sa généalogie remontait au-delà des âges ; et il vous aurait nommé tous ses aïeux, en rattachant à l'un un renom de gloire remarquable, à l'autre des alliances avec les maisons princières, si bien qu'on ne pouvait plus se dispenser de classer la famille au premier rang de la noblesse du pays.

On se dira peut-être qu'aujourd'hui, du train dont vont les choses, la vérité sur ce personnage ne resterait pas longtemps cachée. Qu'on se détrompe ! Le comte était si rusé, si fin, si calculateur dans ses moindres paroles, qu'il en avait trompé bien d'autres que la baronne de Mirville qui, — soit dit en passant, — n'était cependant pas femme à se laisser éblouir par des paroles et des apparences.

Au moment où le comte de Beauregard intervient dans notre histoire, il était âgé de cinquante-cinq ans, portait cheveux et barbe gris, et, en dépit des années, ses yeux noirs et perçants disaient encore clairement à l'observateur perspicace qu'il y avait dans cette tête toute la finesse matoise du renard, et l'opiniâtreté la plus persévérante dans les poursuites d'un but à atteindre. Pour les non initiés, au contraire, la physionomie du comte était tout aménité, tout bienveillance pour ceux qui l'approchaient, unie à une honte exquise et sans limites.

Le nom des Mirville, et l'éclat de leurs richesses offraient au comte un appas suffisant, pour l'engager à négocier avec la baronne un mariage entre leurs enfants. Madame de Mirville, de son côté, était éblouie par la grande influence et tout

autant par les monceaux d'or qu'elle supposait en possession des Beauregard. L'un et l'autre ne recherchaient que l'accroissement de leur puissance et de leur fortune ; mais le compte, en joueur plus expérimenté, semblait faire la partie avec indifférence, afin de distraire l'attention de son *partner*, tout en épiant le moment de le surprendre. Une fois là, il n'aurait nulle peine à démontrer à la baronne que toutes les *concessions* venait de son côté à lui. Cet homme était décidément trop rusé pour elle ; il sut la bercer des plus riantes illusions, et lui prouver à toute évidence que dans cette *affaire*, tous les avantages étaient pour elle et pour son fils.

Mais laissons ensemble nos deux spéculateurs, assis dans le salon du comte de Beauregard, et discutant la corbeille et le contrat de mariage, sans que les deux principaux intéressés en sachent le premier mot ; laissons-les poursuivre l'exploitation de leurs richesses et de leur influence réciproques, et introduisons le lecteur auprès de Félicité, qu'il a déjà entrevue plusieurs fois dans le cours de ce récit, sans avoir eu l'occasion de faire suffisamment connaissance avec elle.

Nous l'apercevons là-bas, monté sur un cheval anglais de pure race, dans une des allées du château, éclairé par les rayons dorés d'un beau soleil printanier, que tamisaient les branches verdoyantes des arbres. À ses côtés se tient également à cheval le baron Paul, avec la distinction de tournure que nous lui connaissons.

Et Félicité ? — Félicité peut avoir vingt ans ; — elle est, — comme nous avons déjà eu occasion de le dire, — une belle femme, aux traits fins et réguliers, aux yeux d'un beau brun foncé, aux cheveux plus brillants et plus noirs que l'aile du corbeau. Elle a le regard fier, et à première vue on reconnaît qu'elle se rend parfaitement compte de sa beauté, et de la fascination qu'elle exerce. Elle s'imagine, en effet, que, — comme dans les contes arabes des Mille et une Nuits, — chacune de ses paroles et une perle fine qui s'échappe de ses lèvres de rose. Cette jeune femme veut non-seulement être flattée, adulée, adorée, mais encore elle exige que tous les hommes se rapportent à

elle seule, au mépris de tout ce qui se trouvent autour d'elle.

A la ville comme à la campagne, Félicité n'a qu'un but : briller. A la chasse, elle est l'amazone la plus intrépide ; au bal, elle veut être la danseuse la plus recherchée ; à l'Opéra, la plus lorgnée ; dans les salons enfin elle s'efforce de paraître la plus spirituelle, afin de s'attirer le plus d'encens.

Nous l'avons bien vue, au bal dont la description commence notre récit. Paul alors n'était pas au nombre des courtisans les plus empressés de la jeune comtesse, et c'était justement là la raison pour laquelle la belle jeune fille le poursuivait assidûment des yeux et des lèvres. Elle *voulait* amener à ses pieds celui qui semblait n'avoir qu'indifférence pour elle, non parce qu'elle l'aimait, mais tout simplement pour satisfaire son amour-propre. *Une femme est comme votre ombre : courez après, elle vous fuit ; suivez-la, elle court après vous, — et c'était le cas pour Félicité.*

Paul aussi avait son amour-propre, et dans une mesure plus développée qu'il ne l'est en général chez l'homme. Depuis quelques temps déjà, il se trouvait flatté d'être l'objet des attentions particulières de Félicité, au milieu de tant d'autres jeunes gens aussi beaux et aussi nobles que lui. Il se promet donc de montrer moins de rigueur à la jeune fille et pourquoi pas ? Elle était si belle, et qui ne serait pas honoré du titre de son adorateur privilégié ? Combien d'envieux Paul n'aurait-il pas ? Et celui qui a des envieux, ne prouve-t-il pas par là même, qu'il est au-dessus d'eux ; qu'il possède un bonheur que les pauvres hères qui s'agitent autour de lui ne sauraient atteindre ?

C'étaient là des raisons suffisantes aux yeux de Paul, pour se laisser entraîner par Félicité. Ensuite, il avait découvert en elle toutes sortes de qualités qu'il n'avait pas remarquées plus tôt, et il se disait, en fin de compte, que sa mère ne s'était pas trompée sur le compte de la jeune comtesse ; tandis que, de son côté, Félicité était convaincue que son père avait fait un excellent choix en lui présentant le jeune baron comme un futur époux.

Paul aimait-il réellement la jeune

filie ? Non ; il n'éprouvait aucun des sentiments qui partent du cœur ; tout au plus eût-on pu dire que, d'un côté comme de l'autre, il n'y avait là qu'un amour de tête, Paul ne s'était véritablement attaché qu'une seule fois : c'était lorsque Graziella avait été l'objet de ses rêves : et s'il avait été avisé de comparer le sentiment qu'il ressentait *actuellement*, avec celui qui, *alors*, remplissait son âme, il se fût aperçu qu'il y avait entre les deux une différence du tout au tout. Le premier était pur et désintéressé ; le second n'était qu'un mélange d'égoïsme et d'amour-propre : le premier avait eu pour base un dévouement sincère et sans bornes, le second une fausse et trompeuse coquetterie.

Quelle différence entre Félicité et Graziella !

Et pourtant c'était à cette femme que la baronne de Mirville voulait unir son fils, son trésor le plus précieux ; sans examiner en aucune façon le caractère de la jeune comtesse, sans se demander une seule fois si Paul ne serait pas, entre les mains de cet enfant gâtée, un jouet qu'elle briserait dès qu'elle en aurait assez.

Pendant que ces parents circonspects s'occupent de l'avenir *matériel* de leurs enfants, sans qu'une pensée de Dieu ou de l'avenir spirituel leur vienne seulement à l'esprit, le comte a envoyé les deux jeunes gens à la promenade, et ce fut avec un doux espoir que la baronne les vit s'éloigner du château, persuadée que Paul finirait tôt ou tard par subir le joug de la charmante Félicité. Qui en douterait encore, après l'esquisse que nous avons tracée du caractère des deux jeunes gens ?

La conversation entre les promeneurs se borna d'abord à un échange de lieux communs ; mais, à la longue, la contrainte s'effaça pour faire place à l'abandon.

On parlait de la ville et de ses fêtes, et la jeune comtesse ne put se défendre de dire que le bruit courait dans la société que Paul, qui n'avait pas été dans le monde l'hiver précédent, avait renoncé une fois pour toutes à y entrer jamais.

— Et cela pourquoi ? fit le jeune homme, avec une curiosité mêlée

de l'orgueil qu'il ressentait en apprenant qu'on s'occupait de lui.

— Oh ! monsieur le baron, on dit que...

— Eh bien ! Mademoiselle !

— Que certains souvenirs romanesques vous absorbent entièrement. On parle, — continua-t-elle avec hésitation, et un sourire railleur sur les lèvres, — de certaine personne qui vous tient au cœur, des grilles d'un couvent ; d'une... belle religieuse : en un mot, monsieur Paul, on brode sur votre retraite le plus joli roman de chevalerie, que jamais imagination de poète ait fait éclore.

Il n'y avait pas précisément de moquerie dans ces paroles ; mais cependant, à tort ou à raison, Paul se sentit piqué au vif, et se vit ridiculisé aux yeux du monde. Le rouge de la confusion lui monta au visage : preuve suffisante qu'il n'était pas aussi *roué* qu'il aurait bien voulu le paraître.

— Comment, Mademoiselle ! fit-il enfin, on s'occupe encore dans vos cercles de cet incident, que j'avais, quant à moi, totalement perdu de vue, et qui n'a certainement jamais eu l'importance qu'on lui attribue.

— J'avoue, Monsieur le baron, que le monde est très enclin à l'exagération, défaut que ces messieurs se plaisent même à nous attribuer particulièrement, à nous autres femmes. Mais cependant ce n'est pas une raison pour nier avec indifférence l'importance de l'incident en question... Les événements aussi palpitants d'intérêt que celui-là ne sont pas communs dans la vie. Tant de constance !... Mais c'est à peine si cela se rencontre à l'Opéra ou dans les romans !

— Vous vous moquez, Mademoiselle.

— Je ne me moque pas du tout, je parle très sérieusement.

— Je le vois à votre malicieux sourire... Mais voyons, croyez-vous réellement que j'aie aimé mademoiselle de Herlicum ?

— Qui sait, baron !... répondit Félicité avec l'accent du doute, et toujours le même sourire ironique sur ses lèvres.

— Et si je vous affirmais le contraire ?

— Pardon, mais...

— Comment, vous en douteriez ?

— Oh non !

—Eh bien ! je vous affirme, Mademoiselle, qu'on a considérablement amplifié toute cette histoire, et qu'il n'y a jamais eu, entre mademoiselle de Herlicum et moi, qu'une demande de ma part et un refus de la sienne de rentrer dans le monde. Du reste, je n'aurais nullement mademoiselle de Herlicum...

—Oh, monsieur Paul ! je ne vous demande pas vos secrets ! interrompit Félicité, enchantée de cet aven confidentiel.

—Ce ne sont pas des secrets, Mademoiselle ! reprit le jeune homme : ce que je viens de vous dire, je le répéterais en public. Je nie formellement le contraire.

Il reniait Graziella, parce qu'il savait qu'en le faisant, il flattait d'autant plus l'orgueil de la comtesse, que c'était la noble fille des Herlicum, qui, le plus souvent et sans le savoir, avait réfugié dans l'ombre la belle Félicité. Il jetait le dédain sur la pauvre sœur pour laquelle, peu de temps auparavant, il se serait traîné dans la poussière ; à laquelle il avait offert sa fortune et son nom, en la suppliant de les accepter et de rentrer dans le monde !

—Quelle affection aurais-je pu avoir pour cette femme ? continua Paul, qui s'encourageait peu à peu. Elle destinée est de vivre dans le monde, tandis qu'elle le fuyait, au contraire, Graziella aurait pu être la femme d'un... bourgeois, jamais d'un grand seigneur.

Le sourire de Félicité l'encourageait de plus en plus.

—Mais, reprit-il encore, pour quoi nous occuper de tout cela ?... Laissez-moi plutôt vous parler du présent, qui, auprès de vous, me sourit infiniment plus qu'un passé plus ou moins romanesque. Je vous ai convaincue, je l'espère du moins, et s'il en est ainsi, que m'importent les autres !

La conversation prit alors un autre tour.

Nos deux promeneurs atteignirent un petit bois, situé à plus d'une lieue du château. La jeune amazone ne semblait pas disposée à rebrousser chemin ; elle ne songeait qu'à donner libre carrière à ses mille et un caprices. Elle proposa tout d'abord à Paul une course au plus vite, et mit son

cheval au triple galop, puis, près d'atteindre le but, elle se retourna triomphante pour mesurer la distance qui la séparait de son compagnon ; après cela elle pria Paul d'aller lui cueillir les premières fleurs qui croissaient au bord du chemin, quelques instants plus tard elle l'eût fait descendre de cheval, pour attraper au vol un superbe papillon, si une autre idée tout aussi folle, ne lui eût au même moment traversé l'esprit.

Encore une fois, quelle différence entre la comtesse et mademoiselle de Herlicum ! Celle-ci, en véritable sœur, s'ingéniait à trouver tout ce qui pouvait causer à Paul le moindre plaisir ; celle-là se posait en véritable despote pour le jeune baron, qui ne se serait jamais ployé assez bas, à son point de vue : elle aurait toujours voulu être servie à genoux.

Ils étaient tous deux descendus de leur monture, et s'étaient assis au pied d'un grand chêne, sur la mousse déjà fleurie. Le soleil éclairait d'une lueur de pourpre la clairière où ils se trouvaient. Les oiseaux chantaient, dans les cimes des arbres, leur dernière chanson du jour, et semblaient sanctifier par leurs chants ce lieu solitaire. C'était un endroit des plus calmes et des plus poétiques, réellement fait pour inviter au repos.

Paul était devenu tout pensif, tandis que la comtesse trouvait son plaisir à abattre à coups de cravache les têtes des plantes en fleur.

Et pourquoi Paul était-il si subitement devenu tout pensif ? Ah ! c'est qu'il se retrouvait dans des lieux qui ne lui étaient pas étrangers, et qu'il avait souvent visités avec Graziella, lorsqu'ils étaient enfants tous deux. Si ce bon mouvement avait pu prendre le dessus chez lui, faisant un retour sur lui-même, il aurait dit à l'insouciant comtesse :

—Respectez ces lieux... Ne maltraitez pas ces plantes, dont Graziella venait cueillir les fleurs ; ne faites pas retentir des éclats de votre rire les échos qui ont entendu les regrets de celle qui venait pleurer ici une mère chérie, un père bien-aimé ; ne permettez pas que votre fier coursier déchire l'écorce du chêne où nous avons un jour entrelacé nos noms, qui ne font que grandir chaque année.

Mais le jeune baron n'avait guère de telles inspirations, en dépit d'une sorte de remords dont il ne pouvait se défendre, au souvenir du passé. Ce qui le préoccupait surtout, c'était la crainte que Félicité ne découvrit les deux noms taillés dans l'écorce du vieux chêne.

—Ah ! ah ! Monsieur le baron ; vous avez là confié vos secrets à un ami bien indiscret. Et elle lut à haute voix :

PAUL-GRAZIELLA,

9 mai 18**

NE M'OUBLIE PAS !

Pour la seconde fois le misérable rougit.

—Enfantillage ! murmura-t-il en se détournant pour cacher le pourpre qui lui était monté aux joues. Puis il prit les rênes de son cheval, et fit un mouvement comme pour remonter en selle ; mais il se retourna alors, vint aider la jeune fille à se mettre à cheval, et bientôt ils reprirent le chemin du château. Le retour ne s'effectua pas sans un flux de questions et de remarques sarcastiques, auxquelles le baron ne put répondre qu'au moyen de faufuyants, afin de tenir la vérité cachée. Paul entassa dénégations sur dénégations, et il eut encore la satisfaction de voir la coquetterie de Félicité triompher à ses amères railleries.

Ah ! si Paul avait eu une âme virile, un cœur capable de concevoir la sainteté des souvenirs de jeunesse, il se serait senti indigné en voyant Félicité infliger l'affront sanglant d'un coup de cravache aux deux noms enlacés dans l'écorce du vieux chêne ; il aurait senti cette insulte lui brûler le visage, et il aurait vengé l'outrage fait à sa sœur, par un de ces mots ou un de ces regards dictés par la noble indignation de l'âme, et écrasants pour celui auquel il se sont adressés !

Mais Paul n'avait rien fait de tout cela ; il ne cherchait qu'à plaire, et c'est à la vanité qu'il sacrifiait les plus nobles sentiments.

Les liens d'amitié entre Paul et Félicité se resserrèrent bientôt ; dès leur retour au château, l'œil scrutateur de la baronne et celui plus perspicace encore du comte, découvrirent que le chemin qui devait

conduire les jeunes gens l'un à l'autre, était déjà considérablement raccourci. Le monde fera le reste, pensa le comte, et bientôt après, en effet, les deux familles se retrouvèrent en ville.

Félicité brillait par-dessus tout, elle distribuait ses faveurs avec une grâce de reine, attirait dans le cœur du baron la jalousie la plus brûlante. Elle vint en aide à son père avec un succès merveilleux pour s'accaparer les richesses qu'ils attribuaient l'un et l'autre de Mirville. Cependant le baron cherchait toujours à retarder le mariage, il trouvait aujourd'hui un prétexte, et demain un autre, jusqu'à ce qu'enfin la baronne demandât comme une grâce, que le bonheur de son fils ne fût pas différé plus longtemps et que Paul insistât lui-même avec toute l'énergie dont il était capable, pour obtenir enfin la réalisation de ses rêves.

Il poursuivait ceux-ci avec la même insistance qu'il avait mise jadis à poursuivre son rêve d'union avec la belle, l'angélique Graziella !

Dans le monde, on s'occupa beaucoup de ce mariage, et l'on reconnaissait généralement qu'on eût pu difficilement trouver d'un côté comme de l'autre, un plus beau parti. La baronne portait la tête plus haute que jamais : elle avait triomphé. Le comte exprimait aussi, quoique plus froidement, sa satisfaction relativement à l'alliance projetée ; mais à part lui, il calculait tout ce que les tonnes d'or de la baronne le mettraient à même de réaliser, et, — ce qui surprendra peut-être le lecteur, — les nombreux déficits qu'il allait se trouver à même de combler.

Quelques semaines seulement s'écoulèrent, entre la promenade que nous avons décrite au commencement de ce chapitre, et le jour de la célébration du mariage de Paul et de Félicité, qui fut considéré par les deux familles comme l'inauguration de leur bonheur en ce monde. Mais elles sont toujours vraies, ces paroles du poète : « C'est là, où l'homme se figure trouver le comble du bonheur, que l'attend souvent le chagrin et la peine ! »

Nous passerons sous silence la description des fêtes nuptiales.

Tandis que tous oublièrent que cette fête, jadis, avait été projetée

par l'union avec Paul d'une autre femme que Félicité ; il y avait cependant quelqu'un qui se souvenait de mademoiselle Herlicum : c'était Tom, qui, les larmes aux yeux, voyait disparaître les derniers souvenirs de la pauvre religieuse, pour faire place à des nouveautés dues aux caprices de la nouvelle dame du logis.

Tom était le seul à ne pas se prosterner devant le nouveau soleil levant.

Laissons partir les jeunes époux pour le midi de l'Europe, et introduisons-nous, le soir même fixé pour ce départ, dans la cellule de Graziella, — en religion sœur Mathilde. Elle y était assise et avait, ouverte devant elle la lettre par laquelle Madame de Mirville lui faisait part du mariage de son fils. Cette méchante femme avait fait cela plutôt par un sentiment d'ironie que par sympathie pour la digne religieuse.

Mais sœur Mathilde n'avait garde de songer à mal en voyant cette lettre ; elle remercia la baronne du fond de son cœur, d'avoir encore songé à elle, et, joignant ses mains et élevant ses beaux yeux bleus vers le ciel, elle pria tout bas pour les nouveaux mariés.

— Oh ! pensa-t-elle ensuite, quel beau jour celui-ci a dû être pour Paul !..... S'agenouiller avec la femme aimée au pied des autels, et là entendre appeler sur soi toutes les bénédictions du Très-Haut..... Puis, les souhaits de bonheur et les félicitations de tous les amis... La joie et la reconnaissance des malheureux auxquels on songe toujours, à pareil jour..... Lire enfin dans le regard de la belle Félicité, qu'elle aime Paul, — qu'elle l'aime plus que tout au monde, et à jamais.

La sœur appuya son front dans ses mains, et des larmes lui coulaient tout le long des joues.

Regrettait-elle peut-être d'avoir refusé, peu de temps auparavant, ce même bonheur, lorsque Paul était venu lui offrir son nom et sa fortune ? Enviait-elle la place que Félicité avait prise aux côtés du jeune homme qu'elle aimait ?

L'esprit malin semblait, en ce moment, se plaire à torturer le cœur de la bonne religieuse.

Elle vit repasser devant elle tous

ces jours d'une vie douce et heureuse, qu'elle avait coulés avec son frère, elle les revit avec toutes leurs joies et tous leurs plaisirs !

Elle se reporta au château du *Chant-des-Oiseaux*, et à l'hôtel en ville ; elle alla de l'un à l'autre et vice versa, et elle se revit dansant au bal, se promenant dans le bois touffu, aux doux rayons du soleil couchant, ou bien encore, assise, rêveuse, au bord de la rivière....

Tout cela passa devant ses yeux, comme un mirage, et on eut dit que le tout avait revêtu un lustre nouveau et plus attrayant. Mais néanmoins elle ne regrettait ni n'enviait rien à personne, et le vœu que formula son cœur en toute sincérité fut de voir Félicité porter à Paul le même attachement qu'elle même lui avait voué dès ses jeunes années.

— Ah, oui ! aimez-le bien toujours, Félicité, maintenant que vous possédez ce que longtemps vous avez semblé m'envier ! dit-elle. Formez ensemble un heureux intérieur, et que des enfants chéris viennent resserrer encore les chaînes de roses qui vous ont unis aujourd'hui. Mère, qui êtes là haut près de Dieu, priez pour eux ; et vous, père chéri, si vous êtes déjà remonté vers le Père Éternel, unissez vos prières aux nôtres, pour le bonheur des Mirville...

Quelle différence entre Paul et celle qu'il avait reniée ! Après un tel contraste, on sent brûler, dix fois plus profond encore, sur le visage du jeune homme, le coup de cravache donné par Félicité sur les deux noms entrelacés dans l'écorce du vieux chêne, pieux et doux souvenir d'une jeunesse écoulée.

Chapitre VI

Quelques mois se sont passés depuis le mariage du baron Paul.

Les jours se sont écoulés rapidement. Sœur Mathilde est satisfaite de son sort, et la baronne et le comte se félicitent en songeant à l'avenir de leurs enfants, qu'ils considèrent positivement comme digne d'envie.

— Nous voici au couvent de l'hôpital à Anvers, dans la cellule de la révérende Mère de la communauté. Celle-ci est assise dans un grand fauteuil, et devant elle,

debout se tient une jeune sœur à la physionomie angélique, attendant la supérieure.

—Sœur Mathilde, dit la Mère à Graziella,—car c'était bien elle ; la fille du brave Jean Hartman est malade et réclame vos soins. Allez-y, ma fille, et songez que c'est une sœur qui souffre et demande du soulagement. Soyez l'ange consolateur de la pauvre femme, et Dieu vous bénira.

La jeune religieuse aimait déjà, sans la connaître, celle qui allait lui être confiée, et, jetant un regard de reconnaissance sur la supérieure, elle se retira aussi heureuse que si on lui eût fait entrevoir le Paradis sur terre. Sa joie était autrement grande que celle d'une femme du monde qui se prépare à goûter les plaisirs les plus doux de l'existence ; aussi courut-elle, plutôt qu'elle ne marcha, vers le lieu où l'attendait une âme souffrante.

Decouvrez-vous respectueusement, qui que vous soyez, en entrant à l'hôpital des pauvres, ou en passant près d'une Sœur de Charité !

Sainte communauté, asile de la souffrance,—asile aussi du dévouement et de la consolation,—mon cœur est heureux de pouvoir ici vous rendre hommage, et vous proposer comme modèle à un siècle qui a la prétention de rendre heureux les pauvres déshérités du monde, en dehors de tout sentiment religieux. Ici, dans vos murs, s'exerce en toute vérité ce précepte de l'Évangile, ce code de tout chrétien :

“ Vous aimez Dieu par-dessus toutes choses, et votre prochain comme vous-même ! ”

Je vous admire, chaque fois que mon pied vient à franchir votre seuil, et je bénis le christianisme qui vous a donné naissance. Quand le pauvre, délaissé par chacun, malade, mourant, est couché sur son lit de paille, vos portes s'ouvrent pour lui donner asile, et dès lors lui seront prodigués des soins tout maternels.

On veillera sur lui comme sur un enfant bien-aimé ; on le rendra guéri à la société, ou bien on lui préparera une mort douce et heureuse, et on lui accordera une tombe respectable.

Mais ce que j'admire surtout,

c'est l'âme de cette institution,—ce sont ces femmes qui disent adieu au monde, pour se consacrer à servir, à aimer et à soulager les pauvres à l'hôpital.

Les avez-vous vues, ces humbles sœurs qui, le cœur joyeux et plein de tendresse, viennent recevoir le malade, s'assoient à son chevet, le consolent et le soulagent, lui prodiguent en une heure plus d'affection qu'on ne lui en a témoignée pendant tout le cours de sa vie ! Oh ! combien elles sont grandes, ces femmes que rien ne rebute ; qui se soumettent sans murmure à la mauvaise humeur, aux caprices, aux paroles dures et parfois même aux imprécations de ceux auxquels elles se dévouent, avec une patience et une douceur d'autant plus grandes, qu'elles touchent moins le cœur de ceux qui en sont l'objet.

Les avez-vous vu, veiller au chevet de votre enfant malade, ou de tout autre qui vous soit cher ? Avez-vous vu la sœur de charité inquiète, attentive à prévenir un regard, un soupir, un désir de celui qui souffre, comme si c'eût été son propre enfant que la maladie avait cloué sur un lit de douleur. Oh ! vous pouvez vous reposer sans crainte, mère inquiète, alors que la Sœur veille au chevet de votre enfant ; car elle est comme un ange gardien, descendu du ciel pour le protéger.

Les avez-vous vues, ces dignes femmes, lorsqu'une épidémie sévit avec fureur sur les villes et les hameaux : les avez-vous vu voler de maison en maison, de rue en rue, partout où le fléau exerçait ses ravages avec le plus d'intensité ? Avez-vous vu les mourants, soutenus et consolés par elles, rendant l'esprit entre leurs bras, lorsque leurs plus proches parents avaient fui, épouvantés à l'idée de la contagion ? Elles ne craignent rien, elles ; non, elles ont mis leur confiance en Dieu !

Les avez-vous vues, quand la guerre cruelle vient décimer les populations, quand le canon meurtrier nous enlève sous nos yeux nos enfants et nos frères ? Avez-vous vu comme alors la Sœur de charité est partout aux endroits les plus dangereux, sur les barricades elles-mêmes, où, sous le feu croisé

des balles, elle ne songe qu'à soulager, à fortifier ceux qui tombent.

Les avez-vous vues ?... Mais je m'arrête : impossible d'énumérer toutes les circonstances où se déploie l'héroïque dévouement de ces nobles filles. Là, où elles se trouvent, là fleurissent dans toute leur splendeur la charité et l'amour du prochain, et c'est pourquoi, je vous le répète : découvrez-vous avec respect, qui que vous soyez, non pas seulement en entrant dans leur demeure, mais chaque fois qu'il vous arrivera de rencontrer une de ces saintes filles, qui prouvent assez par tous les actes de leur vie qu'il est encore des cœurs selon l'esprit de Dieu.

La plus belle, la plus zélée, la plus dévouée d'entre elles était assurément Graziella, en religion—comme nous l'avons dit précédemment—Sœur Mathilde.

En entrant au parloir où la supérieure l'avait envoyée, elle se trouva en face de Jean Hartman, qui devait lui servir de guide.

Lorsque le vieil ouvrier aperçut la Sœur, il recula brusquement, devint plus pâle qu'un linceul, et quelques instants s'écoulèrent avant qu'il lui fut possible de prononcer une syllabe.

—Je suis prête à vous suivre ! fit la Sœur.

—Vous... vous... bégaya le vieillard, Mademoiselle...

—Ma Sœur, voulez-vous dire, mon ami !

—Ma Sœur... Oh non ! vous ne pouvez pas venir soigner ma pauvre enfant.

—Et pourquoi pas ? interrompit sœur Mathilde d'un ton inquiet.

—Vous si riche, si belle ; vous demoiselle de...

—Ne vous trompez pas, je ne suis plus la demoiselle de Herlicum ; je ne suis qu'une pauvre Sœur, qui s'est vouée aux plus petits et aux plus pauvres de ses semblables. Voyons, n'hésitez pas ; partons, allons soulager votre fille malade.

Jean Hartman, bouleversé par une émotion indescriptible, sortit du couvent avec la religieuse.

Quelle belle leçon pour les grands et les riches, que l'exemple de cette noble jeune fille qui se consacre au soulagement des malheureux ; et quelle leçon en même temps pour

les pauvres, auxquels elle montre qu'il y a des cœurs généreux et compatissants dans les hautes classes, et que tous ne sont pas froids et indifférents à leurs souffrances. Elle est comme le trait d'union destiné à réconcilier ensemble la richesse et la pauvreté, la souffrance et le bien-être.

Jean Hartman marchait à quelques pas de la Sœur.

—Vous m'aviez reconnue, mon ami ? demanda-t-elle en chemin.

—Oh ! oui, ma Sœur !

—Vous avez peut-être servi chez Madame de Mirville.

—Non, mais je connais un de vos amis, le vicomte Adalbert...

—Un digne jeune homme, Hartman.

—Oh ! oui, Sœur, assurément ! Le vicomte nous a fait tant de bien en votre nom.

—Comment !

—C'était votre argent qu'il nous apportait lorsque nous étions dans la plus profonde misère...

Mon argent !... Oh, vous vous trompez ! Ne dites plus cela, je vous en prie.

Il y avait dans le son de cette voix quelque chose de suppliant, et Jean Hartman continua à marcher en silence à côté de la religieuse, qui semblait absorbée dans de profondes réflexions.

Sœur Mathilde n'avait pas remarqué les rues par lesquelles ils avaient passé, et lorsqu'enfin sortant de ses rêves, elle se vit devant l'humble maison de Jean Hartman, la petite boutique de fleurs et de fruits, un frisson lui parcourut tous les membres. Au même moment, elle s'aperçut qu'elle se trouvait vis-à-vis de l'hôtel de Mirville !

—Oui, ma Sœur ! lui fut-il répondu.

Ils entrèrent.

Nous avons fait la connaissance de la famille Hartman dans le chapitre précédent. La maisonnette actuellement n'a plus cet aspect joyeux qu'elle avait lorsque nous y entrâmes avec le vicomte Adalbert. Comment pourrait-elle être riante, hélas ! la demeure où la mort vient frapper à la porte ! La petite boutique a beaucoup perdu de son ordre, et les fleurs qui jadis faisaient l'ornement de la fenêtre, laissent tomber maintenant leurs calices décolorés et leurs feuilles desséchées.

La religieuse suivit son guide dans l'escalier sombre et étroit, et se trouva bientôt dans une petite chambre, où Annette, accablée par une maladie cruelle et impitoyable, était couchée sur son lit de souffrance.

—Annette, dit le vieillard, savez-vous bien quelle est la bonne Sœur qui vient vous soigner ?

La malade ouvrit ses yeux appesantis, et dirigea son regard vers la Sœur hospitalière.

—Mon Dieu ! soupira-t-elle, mademoiselle de Herlicum.

—Non, Annette, mais votre sœur ! reprit Mathilde avec douceur.

Le père et la fille s'emparèrent chacun d'une des mains de la noble femme, qu'ils mouillèrent des larmes de la reconnaissance. Tout d'abord, la malade avait frissonné en voyant la robe noire de la Sœur,

—cela l'avait fait penser à la mort, et elle aurait tant aimé à vivre encore ! Mais quelques instants s'étaient à peine passés que Sœur Mathilde était assise au chevet du lit, et pressait affectueusement les mains d'Annette dans les siennes, pendant que les yeux de celle-ci restaient fixés sur la bonne religieuse. La malade se sentait mieux, en entendant cette voix qui, même au milieu de ses douleurs, lui parlait d'espérance et d'amour ; elle se sentait mieux au physique et au moral, disait-elle, et c'était pour elle comme si un rayon du soleil de la vie fut entré dans la petite chambre, en même temps que la Sœur de charité.

Pendant que Sœur Mathilde était assise à son chevet, un sommeil doux et réparateur vint soulager la malade, et alors, la religieuse se leva doucement et s'approcha de l'unique fenêtre de la chambrette, pour jeter un coup d'œil sur le riche hôtel qu'elle avait habité jadis. Elle fut étonnée du mouvement qui l'animait, et qu'elle ne savait à quelle cause attribuer. Comme elle suivait tous les mouvements des domestiques occupés à orner la table de la grande salle, elle vit bientôt qu'on faisait tous les préparatifs d'une fête qui devait avoir lieu le soir même. Elle allait demander pourquoi, mais en ce moment elle vit le vieux Jean, le bonnet à la main, debout devant elle, des larmes dans les yeux, et

se douta aussitôt qu'il avait quelque chose à lui dire.

—Annette dort ! dit-elle tout bas.

—Oh ! je vous en remercie, ma sœur. Vous avez été bonne pour elle lorsqu'elle se portait bien, et maintenant qu'elle est malade, vous serez son ange consolateur....

—Mais, Hartman, quels rapports peut-il y avoir entre votre fille et moi ? Je ne l'ai jamais vue avant aujourd'hui.

Un sourire d'incrédulité plissa les Jones brunies de l'ouvrier, il pria la Sœur de le suivre dans un petit cabinet, où il pourrait parler sans craindre de troubler le repos de son enfant. Arrivés là, le vieillard reprit en ces termes :

—Non ! Mademoiselle ; non, ma sœur, veux-je dire,—et en même temps il approchait une chaise, sur laquelle Sœur Mathilde s'assit, et lui-même prit place sur un banc,—vous dites que vous ne nous connaissez pas, et pourtant tout ce qu'il y a ici, vient de vous.

—De moi ?... Vous devez vous tromper.

—Non, non ; Jean Hartman n'est qu'un pauvre ouvrier ; mais il sent cependant un cœur battre sous sa veste rapiécée, et il sait rendre à chacun ce qui lui revient. Voulez-vous écouter mon histoire, ma Sœur ?... Tenez, j'ai un faible pour raconter ma vie aux autres, et pourtant, Seigneur, à quoi cela peut-il bien servir ?

—Qui sait !... Voyons, racontez-moi l'histoire de votre vie.

Le vieillard eut un sourire de satisfaction, et essuya une larme qui lui perlait dans l'œil.

—Je n'ai jamais vécu si bien, si bourgeoisement que maintenant, ma Sœur, aussi, bien souvent, quand je songe au passé, il me semble que j'habite ici un palais, et je me crois aussi riche que la baronne, là vis-à-vis... Oui, oui, riez toujours, ma Sœur. Je vis ici en gros bourgeois, tandis qu'il y a une couple d'années, je courrais souvent à perdre haleine après les voitures des riches, pour leur mendier une aumône... Hélas ! que ne fait-on pas quand on a faim !

—Faim ! répéta la religieuse, stupéfaite à cette parole.

—Oui, oui ! Que cela ne vous effraie pas. Les riches ne connais-

sent pas toujours les souffrances du pauvre, sans quoi ils ne lui refuseraient jamais la petite aumône qu'il demande. Je pense... Mais tenez, ma Sœur, quand vous verrez que je commence à penser, rappelez-moi à l'ordre, je vous en prie ; penser nous rend—moi en particulier—souvent doublement malheureux. Tout paraît doublement sombre, doublement lugubre au pauvre qui pense...—Je suis né à Anvers, dans le quartier des bateliers ; mon père était marin : je ne l'ai jamais connu ; il a eu pour tombe le vaste Océan. Ma mère mourut en donnant le jour à ma plus jeune sœur. Nous étions sept ou huit frères et sœurs, et comme il n'y avait plus de gagne-pain à la maison, les garçons les plus âgés furent placés aux *Orphelins*, et les filles aux *Orphelines*. Les plus jeunes... ma foi, je sais pas ce qu'ils sont devenus, je n'ai plus jamais entendu parler d'aucun d'eux.

—Pauvres enfants !

—Ah ! voilà ce qu'il en est de la famille chez le pauvre ! Les liens de l'affection fraternelle sont rompus de bonne heure, chacun ne doit il pas chercher à gagner le pain quotidien ? Que sont devenus mes frères ? L'un a péri en mer, comme mon père ; le second, qui était maçon, a été écrasé par un éboulement ; un troisième s'est engagé au service militaire : la faim a poussé le quatrième au vol, et ainsi de suite. Quant à mes sœurs, on m'a conté un jour que l'une d'elles... mais non, je ne puis pas vous rapporter cela.

Ces parois furent suivies d'un profond soupir, dans lequel était écrite la vie toute entière de la pauvre fille.

—Nous voilà donc chassés au loin, comme des chiens de la même nichée, qui, lorsqu'ils se rencontrent plus tard, ne se reconnaissent plus, encore bien qu'ils aient sucé le lait de la même mère. La volonté de Dieu soit faite ! il fallait qu'il en fut ainsi... Pour moi j'entraî tout jeune dans une fabrique, et—sans me vanter—je devins un fameux travailleur. Je me figurais qu'à force de travail et de probité, je deviendrais un jour aussi riche que mon maître, et mon projet était de réunir alors autour de moi tous mes frères et sœurs dispersés...

Hélas ! longtemps je me berçai de ce fol espoir, mais je gagnais à peine quelques sous par jour, et combien n'en aurait-il pas fallu empiler, pour constituer une petite fortune !

A mesure que j'avais en âge, mes illusions s'envolèrent, car plus d'une fois j'eus à souffrir la faim quand j'étais sans ouvrage, et je vis bien que je ne pouvais parvenir qu'à grand-peine à ma propre subsistance. Cependant être et rester toujours seul au monde,—cette pensée m'accablait. Il faut au moins quelqu'un à qui confier ses peines, n'est-il pas vrai, ma sœur ? Quand j'étais ainsi seul, et que je voyais passer, le dimanche, les gens qui allaient se promener, je me disais : " Qu'ils sont heureux ! Ils ont un père, une mère ; ils ont des frères, des sœurs, tout au moins ont-ils une amie ; et toi, pauvre Jean, tu n'as personne,—personne !

—J'ai souvent pensé comme vous, Jean ! interrompit la Sœur, des larmes dans les yeux.

—Ah oui ! vous n'aviez personne non plus, vous... Mes amis, auxquels je hasardais quelquefois un mot de mes chagrins, se moquaient de moi, et voulaient me faire trouver dans la boisson un dédommagement pour ce qui me manquait. Ils ne connaissaient pas mon cœur, car lorsqu'ils se moquaient de moi, je souffrais doublement. J'ai fait des sottises dans ma jeunesse ; mais je suis resté honnête homme, et tenez, cela, cela me fait encore du bien quand j'y pense...

J'avais une vingtaine d'années, quand un soir, avec plusieurs de mes camarades, je sortis d'un débit de genièvre. C'était en plein cœur d'hiver ; il y avait trois ou quatre pieds de neige, le froid était glacial, et plusieurs d'entre nous, qui n'avaient pas le plus petit morceau de bois pour se chauffer chez eux, avaient donné leur dernier sou pour se procurer, au moyen du genièvre, une sorte de chaleur factice. Tous étaient ivres, moi excepté. Je m'étais dit, lorsqu'on m'engageait à noyer dans la boisson et le froid et les chagrins : " Jean, ce n'est pas là le moyen de chasser ta peine ! ".....

Arrivés sur le quai, nous aperçûmes au bord de l'Escaut, sur la neige, une espèce de sac noirâtre

qui avait l'air d'un sac bien rempli : et, dans l'espoir de faire main basse sur une bonne trouvaille, nous nous hâtâmes d'approcher, moi sans la moindre peine, mes compagnons au contraire tout chancelants. J'atteignis donc l'endroit où se trouvait l'objet, et c'était..... une pauvre malheureuse petite fille, à moitié gelée et demi-morte de faim. — Oui, oui, continua Jean avec le plus triste des sourires—la pauvre enfant était bien près de sa dernière heure, assurément !..... Mes camarades, trompés dans leurs espérances de butin, voulaient la faire lever en lui jetant des balles de neige, et la chasser devant eux, comme une bête sauvage. Mais, voyez-vous, ma Sœur, je n'aurais jamais pu souffrir cela. et comme je voyais bien que mes représentations ne servaient de rien, j'en empoignai un par-ci, j'en empoignai un par-là, j'en attrapai un autre par derrière, et je les jetai l'un après l'autre dans la neige. Alors, avec la promptitude de l'éclair, j'enlevai la pauvre fille, la chargeai sur mes épaules, et je regagnai au pas de course le quartier des bateliers, qui n'était pas éloigné.

Cette pauvre créature était née dans mon voisinage, elle avait demeuré à côté de ma porte, et souvent nous avions joué ensemble étant plus jeunes. Elle non plus n'avait pas de foyer, et comme elle me l'apprit plus tard, dès ses plus jeunes années, elle avait eu à lutter contre la misère et la faim. Cela me toucha vivement, je crus que Dieu avait mis cette malheureuse sur mon chemin pour que nous-fissions route ensemble, et, en effet, ma Sœur, la jeune fille est devenue ma femme dans la suite. Oui, oui, c'est comme cela !

—Oh ! voilà qui était beau de votre part, Jean ! interrompit la Sœur.

—Nous étions, à vrai dire, affreusement pauvres ; mais nous ne pouvions guère nous attendre à être jamais plus riches. Mes camarades se moquèrent de moi, et mon patron se mit dans une grande colère à propos de ce mariage, qui, disaient-ils, me plongeait plus avant dans la misère. Nous nous mariâmes sans songer au lendemain ; nous nous aimions mutuel-

lement de tout cœur, et c'est beaucoup pour un pauvre ménage ; au moins est-on deux pour partager les épreuves de la vie. Croiriez-vous, Sœur, que le jour même de notre mariage, nous avons trouvé des souris mortes de faim dans l'armoire au pain ?.....

Jean sourit à ces paroles, mais la bonne Sœur frissonna en levant les yeux au ciel. En même temps, elle remerciait Dieu de l'avoir appelée à soulager, autant que possible, les malheureux sur la terre.

— L'été nous ramena le beau soleil, et avec lui revint aussi l'ouvrage ; or, comme grâce à Dieu, la santé nous était restée, il ne nous manqua plus rien à manger ni à boire. Ce que nous avions porté au Mont-de-Piété, fut perdu ; nous rachetâmes peu à peu ce qui nous manquait, et je fus bientôt fier—oui, ma Sœur, très fier—lorsque, le dimanche, je conduisais se promener sur le quai ma femme proprement vêtue : notre dur labeur nous avait pourtant procuré un peu de bien-être, enfin !...

Hélas ! nous autres pauvres gens, nous nous contentons de si peu de chose ! Lorsque la faim nous aiguillonne, et que nous parvenons à grand-peine à nous procurer une croûte de pain dur, ne nous donnât-elle qu'une heure de répit—nous en remercions le Seigneur. Lorsque nous sommes à moitié nus, pourvu que le soleil vienne réchauffer nos membres, nous ne demandons pas de vêtements. Lorsque nous n'avons, pour nous reposer après une journée des travaux les plus pénibles, qu'une malheureuse botte de paille, nous ne demandons pas si vous autres, riches, êtes mollement couchés sur un lit de duvet. Mais, à quoi-bon ces récriminations ! Voyez-vous, ma Sœur, ce sont encore là de ces pensées.....

—Continuez, ami Jean. Si vous saviez le bien que vous me faites, en m'exposant toutes ces souffrances ! Si vous saviez quelle leçon de charité vous me donnez, et combien vivement vous me faites sentir ce que nous devons aux pauvres ! Oui, continuez ; mais je vais voir d'abord, si Annette dort encore tranquillement. La religieuse se leva, et se dirigea vers le lit de la malade. Celle-ci dormait doux et tranquille, et la Sœur sentit dans son

cœur une sorte de joie en songeant à la vie passée du pauvre vieillard, et en la comparant avec le bien-être relatif dont il jouissait actuellement avec son enfant.

Elle retourna prendre sa place et Jean reprit :

—Des jours, des semaines et des mois se passèrent ainsi, et je puis dire que j'ai joui pendant ce temps de tout le bonheur que l'on peut désirer, Dieu nous envoya un premier enfant—bientôt un second—puis un troisième, et en peu d'années le ménage se composa de huit personnes. Je les ai vus à peu près tous naître sur la paille ; les uns sont morts à l'hôpital, sans que j'aie eu la consolation de leur donner le baiser d'adieu... Ah ! quoiqu'on soit pauvre, on aime bien ses enfants ! Ensuite, j'en ai vu d'autres mourir sur la paille où ils avaient vu le jour pour la première fois.....

—Ce sont des anges dans le ciel ! interrompit la Sœur, pour consoler un peu le père affligé.

—Ils ont souffert pour l'être, ma Sœur. Finalement il ne me resta plus qu'une seule enfant : c'était mon Annette—et à ces mots, le vieillard jeta un regard du côté du lit.—Elle était encore toute petite quand je vins à perdre sa mère, et je restai donc veuf avec un innocent enfant sur les bras. Heureusement il y a encore des âmes charitables, et mon Annette grandit à l'abri du besoin. Elle ne tarda pas à être le soutien de son père ; car le pauvre ouvrier, ma Sœur, est vieux, fatigué et cassé longtemps avant l'âge.

Jean fit une pause, poussa un long soupir et essaya furtivement une larme. Puis il reprit :

—Mais l'amour vint bientôt se glisser dans son cœur ; et je tremblais, en songeant à tout ce que la pauvre enfant aurait à souffrir, si jamais elle se mariait et devenait mère... J'en avais fait l'expérience par moi-même, et maintes fois, en voyant ma femme et mes enfants souffrir la faim, je m'étais demandé : " Pourquoi le bon Dieu a-t-il mis l'amour au cœur du pauvre, alors que ce sentiment n'est le plus souvent pour ce dernier qu'une ironie ! "

— Ne dites pas cela, Jean ! fit Sœur Mathilde. Sans amour, votre existence n'aurait pas été supporta-

ble : et, vous l'avez dit vous-même, l'amour allège le fardeau des peines de la vie.

— C'est vrai, ma Sœur. Mais, quand on est seul, pensais-je en moi-même, on n'a à pourvoir qu'à sa propre subsistance. Mais le désir si grand, chez le pauvre comme chez le riche, d'avoir quelqu'un à aimer fait qu'on ne songe pas à un avenir de malheur, et Celui qui nous a mis au cœur ce sentiment est infiniment plus sage que nous, assurément..... Voyez-vous, Sœur, voilà à quoi cela sert de penser ; on murmure contre tout, quelquefois contre le Bon Dieu lui-même..... Donc, mon Annette se maria ; elle fut plus heureuse que moi, car il y avait au moins du pain à la maison, et même de la viande et de la bière le jour des noces. Un beau jour que celui-là Sœur ! Le soleil brillait du plus pur éclat au firmament bleu, les fleurs d'Annette embaumait la maison, les oiseaux du voisin chantaient à gorge déployée, il me semblait que tous les passants étaient endimanchés et nous souriaient, les cloches sonnaient, l'orgue remplissait l'église de sa voix majestueuse, et je me représentais que tout cela était fait exprès pour mon enfant..... Tenez, ma Sœur, quand on ne possède pas les choses en réalité, on n'a qu'à se figurer qu'on les possède, cela revient quelquefois presque au même.

La religieuse sourit.

—Nous vécûmes un an de la sorte, et lorsque Pierre revint de son voyage en mer,—car mon beau-fils était marin—Annette se trouva aussi heureuse qu'un ange dans le ciel, d'autant plus qu'elle avait un premier enfant à offrir à l'heureux père. Mais le bonheur tourne à tout vent, comme une girouette ! Un soir, comme je revenais de la fabrique, je trouvai Annette assise à la faible clarté de la petite lampe fumeuse ; pâle, les cheveux en désordre, l'œil fixé avec égarement sur le nourrisson qu'elle tenait sur ses genoux, et pressait contre son sein, lorsque le vent du soir faisait grincer les carreaux de la fenêtre dans leur rainures de plomb. Je me sentis frissonner de la tête aux pieds. " Qu'est-il arrivé, Annette ? " m'écriai-je aussitôt.—Rien, rien ! dit-elle en embrassant avec effusion

son enfant. Je suis inquiète, le vent est si furieux, il doit faire bien mauvais en mer, et vous savez que Pierre est reparti hier.

—Dieu veillera sur lui ! répondis-je.

—Non, père, non ! il est trop tard. Je crois que Pierre....

Annette, avez-vous perdu la raison ?.....

—Un pressentiment me l'a dit ; j'étais là assise en dessous du rosaire de ma mère, que vous avez suspendu aux pieds du crucifix. J'entendais le vent mugir dans la rue et dans la cheminée, et ébranler les fenêtres. Je pensai à lui, au père de mon enfant, et me jetant à genoux en élevant le petit être dans mes bras, je suppliai Dieu de nous le conserver. Peu à peu mes forces m'abandonnerent, et il me sembla que j'avais un rêve, un rêve affreux. J'étais en mer, une mer agitée par la tourmente, et dont les vagues écumeuses mugissaient avec un bruit sourd et terrible... Il faisait nuit ; les éclairs seuls illuminaient par moments ce tableau sinistre de leur lueur fantastique. Je marchais sur les vagues qui me soulevaient, et je cherchais la barque de Pierre... O terreur ! on eut dit une écaille de noix ballottée par la mer en courroux !... Et c'était bien ainsi... Je vis le mat se briser comme une allumette ; les voiles déchirées, anéanties, comme des toiles d'araignées ; le gouvernail vola en éclats—et alors, père, père ! j'entendis la voix de Pierre qui, en disparaissant sous l'eau, s'écriait : " Dieu, mon Dieu ! sauvez-moi de la mort !..... "

—Quelle folie ! fis-je en essayant de sourire ; mais intérieurement je frémissais, car plusieurs fois, déjà, Annette m'avait fait ainsi des prédictions qui ne s'étaient que trop tôt réalisées. Elle m'avait annoncé la mort de sa mère, celle de ses frères et sœurs, et quand je l'entendis prédire la mort de Pierre, mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Pourquoi, en effet, Dieu ne nous aurait-il pas donné le pressentiment des malheurs qui doivent nous arriver, afin de nous adoucir la rigueur des coups qui nous frappent !... Annette avait dit vrai : deux jours plus tard, on retrouvait les épaves de la barque de son mari. Nous perdions en lui notre bras

droit, et nous retombions dans la plus profonde misère ; cependant nous vivions dans l'espoir de jours meilleurs. Hélas, ma Sœur, ils ne vinrent point ! A la fabrique, où je travaillais depuis de longues années, on introduisit les métiers mécaniques, et bon nombre de mes camarades durent chercher ailleurs le pain quotidien. Pour mon malheur, je fus au nombre de ceux qui restèrent, et, peu de temps après, j'eus le bras droit pris dans un engrenage, et voilà le pauvre Jean désormais incapable de gagner le pain de sa fille et de son petit fils...

—Mais personne ne vous vint-il en aide ?

—Non, Sœur, continua le vieillard avec un triste sourire sur les lèvres ; non ! Quand l'ouvrier devient incapable de travailler, on le renvoie de l'atelier, et on laisse au bon Dieu le soin de le nourrir. Qu'importe qu'il ait travaillé toute sa vie à la prospérité de son maître, celui-ci l'a toujours régulièrement payé, il ne lui doit rien !... Heureux alors, cet ouvrier, s'il trouve ouverte la porte d'un hospice quelconque, sinon il n'y a plus que deux chemins pour lui : celui du dépôt de mendicité et celui de la prison...

—Que c'est affligeant ! soupira Sœur Mathilde.

—Je revins à la maison avec mon bras mutilé ; je pleurais des larmes de sang, non à cause de la douleur, mais parce que je me voyais hors d'état de travailler, et cela peut-être pour toujours ! — Annette ! m'écriai-je dans un accès de désespoir, je ne saurais plus gagner notre pain !... et elle, m'embrassant, me dit encore : " La volonté de Dieu soit faite, mon bon père ! "

J'entrai à l'hôpital où je fus parfaitement soigné, mais je restai estropié, et incapable d'aucun travail. Si j'avais été seul au monde !... Mais cette mère, hélas ! cet enfant ! — L'hiver, le terrible hiver frappait à la porte, et nous n'avions plus un misérable morceau de pain. Mendier ? cela nous semblait si dur ! Pour mendier, ma Sœur, il faut presque y avoir été élevé... Mais vous pleurez, je vais cesser le récit de nos souffrances, vous savez maintenant qui nous sommes...

—Non, non ! je ne le sais pas ; je me rappelle moins que jamais

d'avoir pu vous faire le moindre bien.

—Vous ne vous souvenez pas, qu'il y a deux ans, pendant ce terrible hiver, vous nous avez un jour fait parvenir une grosse somme d'argent ?

—Moi ? Je n'ai jamais rien fait de pareil.

—Oh, que si ! Celui qui nous a apporté l'argent, me l'a remis " au nom de Graziella, demoiselle de Herlicum ! "

—Vous devez vous tromper.

—C'est vous, qui voulez tenir caché le bien que vous faites, ma Sœur. C'était bien vous, le vicomte Adalbert me l'a dit...

—Le vicomte Adalbert ?

—Oni c'était vous qui, à une fête chez la baronne de Mirville, fîtes une quête pour ma pauvre enfant qui, dans son désespoir ayant perdu la raison, s'était jetée à l'eau pour mettre fin à ses souffrances....

—Comment, c'était vous... c'était Annette... Ah ! je m'en souviens parfaitement.

—Ah ! merci. Permettez au vieillard reconnaissant de vous baiser les mains,—et Jean Hartman, tombant à genoux, inonda de ses larmes les mains de la Sœur.—J'ai quelquefois été bien irrité contre les hommes, quand il me faisaient souffrir le martyre ; mais aussi jamais je n'ai rencontré une âme aussi charitable que la vôtre. Depuis le jour où j'ai sauvé ma fille, et où le vicomte nous a apporté votre argent...

—Pas le mien... je ne possédais rien...

—Depuis ce jour, je suis réconcilié avec les hommes, et chaque jour je prie Dieu de répandre sur vous ses bénédictions. O chère Sœur ! elles doivent avoir du crédit au ciel ; les humbles prières d'un pauvre vieillard infirme qui a tant — tant souffert !

—Levez-vous, Jean ! fit la Sœur, vivement émue ; et elle aida le vieillard, à se relever.

—Il y a longtemps que je nourrissais un ardent désir de vous voir ; mais vous étiez derrière les murs d'un cloître, et plus d'une fois j'ai eu la tentation de me dire malade, pour pouvoir vous approcher et vous remercier. Non, nous autres pauvres gens, nous ne sommes pas ingrats... Et voilà que

maintenant vous venez mettre le comble à vos bienfaits ; maintenant, vous noble et belle jeune fille, vous venez vous mettre au service de la pauvre Annette, comme une simple ouvrière... non, comme une sœur, comme un ange !...

— Chut, chut ! c'est mon devoir le plus cher !

Et en disant ces paroles, sœur Mathilde se hâta de sortir du cabinet, pour retourner auprès de la malade, qui s'éveillait précisément en cet instant.

Le lecteur connaît à présent la famille Hartman. Son histoire n'a rien d'extraordinaire : c'est celle d'un grand nombre de ménages d'ouvriers, sauf que parfois, de l'une ou de l'autre manière, la prison joue aussi son rôle dans leur vie. Que n'y a-t-il beaucoup d'Adalberts et plus encore de Graziella ! Ce sont là des anges, qui sèment des fleurs de charité et de consolation sur le chemin des malheureux.

Lecteur, voulez-vous que je vous tienne en haute estime ; lectrice, voulez-vous que je vous admire : faites aussi en sorte de laisser tomber quelque fleur sur les pas de la veuve et de l'orphelin !

(A continuer.)

— ooo —

LES FIANCÉS,

PAR

ALEXANDRE MANZONI

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

Max Desnoyers.

(Suite)

CHAPITRE XXIX

Qui eût dit à Renzo, quelques heures avant, que dans le moment où il serait le plus occupé à la recherche de Lucia son cœur serait partagé et sa pitié pour don Rodrigo ? Pourtant rien n'était plus vrai. Ce visage agonisant se mêlait à l'espérance ou à la crainte qui partageait son âme. Les paroles du père Cristoforo au pied de cette

couche de douleur résonnaient en lui, et il ne pouvait commencer une prière pour l'heureuse issue de son entreprise qu'elle ne se rattachât à celle qu'il avait faite pour le coupable Rodrigo.

La chapelle octogone, construite comme nous l'avons déjà dit, au milieu du préau, était à jour, et l'autel qui y était placée se voyait de toutes les parties du lazaret.

Renzo vit donc paraître le père Felice sous le portique faisant face à la ville. L'assemblée était rangée sur les degrés et le long de l'avenue du milieu du lazaret. Renzo s'approcha et examina attentivement cette foule sans rien découvrir ; les têtes se touchaient.

Quelques-unes étaient couvertes d'un voile. Il leva les yeux sur le vénérable capucin qui venait de commencer son allocution en ces termes :

— Donnons une pensée, mes frères, aux mille et mille d'entre nous qui sont sortis par cette porte.

— Et l'homme de Dieu, avec sa main levée par-dessus son épaule, désignait derrière lui la porte du cimetière de San-Gregorio, qui était transformé en une immense fosse.

— Jetons les yeux sur les mille et mille qui restent ici. Hélas ! quelle sera leur sortie ? Jetons un regard sur nous-mêmes qui échappons au péril... Béni soit le Seigneur ! Béni dans sa justice ! Béni dans sa miséricorde ! Béni dans la mort ! Béni dans la vie, lorsqu'il veut la sauver ! Béni dans le choix qu'il a fait de nous pour cette faveur inespérée ! Ah ! pourquoi l'a-t-il voulu, mes enfants... sinon pour se réserver un petit peuple corrigé par l'affliction et rendu fervent par la reconnaissance ; si ce n'est afin que, pénétrés plus vivement de la croyance est un don de la grâce, nous l'estimions comme venant de lui et nous l'employions à des œuvres dignes de lui, et si ce n'est afin que le souvenir de nos souffrances nous rende compatissants et prompts à secourir celles de notre prochain ? Nous allons paraître devant ceux que nous laissons dans cet asile... devant nos frères dans le Seigneur. Veillons à ce qu'ils reçoivent de nous un bon exemple d'édification et qu'ils soient soulagés par la pensée qu'on peut sortir vivant de ce séjour de

misères, et gardons-nous de témoigner une joie bruyante parce que nous avons échappé à cette mort qui plane encore sur eux... Commençons un voyage par l'exercice de la charité... Que ceux qui ont des forces soutiennent les faibles, les vieillards... Hélas ! combien d'enfants restent sans mère... sans père... Qu'ils les retrouvent près de vous, et la charité couvrira vos péchés... adoucira vos douleurs !

Ici un murmure de sanglots éclata pour faire place à un profond silence lorsqu'on vit le père, après s'être mis une corde au cou... tomber à genoux et continuer ainsi :

— Il me reste à vous parler de moi et de mes compagnons, qui, bien qu'indignes, avons été appelés à ce haut privilège de servir en vous Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pardonnez-nous si nous n'avons pas été à la hauteur de ce grand ministère ; si la paresse... l'indocilité de la chair nous ont rendus moins attentifs à vos besoins... si un coupable ennui s'est parfois montré sur notre visage... si nous n'avons pas eu toute l'humilité nécessaire en vous servant... si notre fragilité nous a fait commettre quelque action qui ait été pour vous une cause de scandale... Pardonnez-nous... Que Dieu vous remette de même vos péchés envers lui... et qu'il vous bénisse !...

— Et, traçant sur l'auditoire le signe de la croix, il se releva.

On peut juger avec quelle émotion, quelles larmes furent écoutées ces paroles !... Ceux qui étaient là avaient vu ces admirables religieux au service des pestiférés, service qu'ils appelaient un privilège !... ils avaient vu ces hommes, dont un grand nombre étaient morts, tout braver pour les soigner... les consoler... et ils entendaient leur chef, leur guide dans cette voie de charité et d'abnégation, demander un pardon qu'il croyait dans sa sublime humilité lui être nécessaire.

Le religieux prit une grande croix, descendit les degrés de l'autel, traversa la foule et se mit à la tête de la procession. Nous n'avons pas besoin de dire si notre Renzo fut attendri par cette demande de pardon !... Il se posta pour exa-

miner attentivement chaque membre de la procession.... Son cœur battait bien fort.... et néanmoins une espérance qu'il n'avait pas encore ressentie le soutenait....

Cependant le père Félice se mit en marche, pieds nus, la corde au cou, et sa lourde croix dans la main... Son pâle visage rayonnait de courage et d'espoir divin... Son pas était lent, mais ferme. Immédiatement après lui marchaient les hommes, plusieurs nu-pieds et couverts seulement d'une chemise. Puis les femmes donnant la main aux enfants chantaient en alternant avec les hommes le *Miserere*, et le son faible de ces voix, la pâleur de ces visages remplissaient l'âme de pitié. Renzo, grâce à la lenteur du convoi, put examiner avec soin chaque personne... Avec les dernières s'évanouit son espoir... Lucia n'y était pas !...

Renzo alla s'agenouiller sur la dernière marche de la chapelle, il adressa une fervente prière entrecoupée de sanglots au Sauveur Jésus, et il se releva un peu ranimé. Alors il se dirigea vers la clôture que le père Cristoforo lui avait enseignée. Au premier pas, il se trouva dans le quartier des femmes. Voyant à terre une sonnette de selle, que les *monatti* s'attachaient au pied, il lui vint à l'esprit qu'en faisant de même cela lui servirait de passe-port, puis il commença ses recherches.

Il avait déjà parcouru bien du chemin... arrêté ses yeux sur bien des misères, lorsqu'il entendit derrière lui :

—Ohé !

Et un commissaire lui montrant une chambre :

—Là ! là ! on a besoin d'aide... ici le balayage est fini.

Renzo, grâce à sa sonnette, était pris pour un *monatto* : il fit un signe affirmatif et se hâta de se dérober à la vue des employés en se jetant de côté à travers les cabanes ; puis il se baissa pour détacher sa sonnette. Dans cette attitude, appuyé contre une cloison, une voix frappe son oreille... O ciel ! est-ce possible ? Il n'a d'âme que pour écouter... Oui... oui, c'est cette voix... cette douce voix disait....

—De quoi avez-vous peur, bonne dame ? Nous avons passé pire

qu'un orage.... Celui qui nous a gardées jusqu'à présent daignera encore nous préserver.

Les yeux de Renzo se voilent... son cœur bat avec violence... ses genoux fléchissent... Mais cette impression n'est que momentanée... il se remet et court faire le tour de la cabane : l'une est couchée, l'autre, celle qui a parlé, est penchée sur un petit lit...—Elle se retourne et s'écrie :

—Ah ! Seigneur, soyez béni !

Lucia ! je vous trouve !... je vous trouve !... c'est bien vous... vous êtes en vie ! s'écrie Renzo en allant vers elle tout tremblant.

—Oh ! Seigneur, reprend Lucia plus tremblante encore, vous ! Qu'est-ce que cela ?... Pourquoi ?... La peste ?...

—Je l'ai eue, dit Renzo, et vous ?

—Ah ! moi aussi !... Et ma mère ?

—Je ne l'ai pas vue, elle est à Pasturo... je crois qu'elle se porte bien... Mais vous, que vous êtes pâle et faible ! Vous êtes guérie pourtant ?...

—Le Seigneur a voulu me laisser encore sur cette terre... Ah ! Renzo, pourquoi êtes-vous ici ?...

—Pourquoi, dit Renzo, vous me demandez pourquoi ?... pourquoi je devais venir ?... Avez-vous besoin que je vous le dise ?... A qui donc est-ce que je pense ? est-ce que je ne m'appelle plus Renzo, et vous Lucia ?

—Ah ! que dites-vous ? que dites-vous ?... ma mère ne vous a-t-elle pas fait écrire ?

—Si, elle ne m'a fait que trop écrire, dit Renzo... Belle chose à faire écrire à un pauvre garçon errant... tourmenté... qui ne vous a jamais fait de mal !...

—Mais, Renzo, puisque vous savez ce qui en est, pourquoi venir ? pourquoi ?...

—Pourquoi venir ? Ah ! Lucia ! pourquoi venir, me dites-vous ?... Après tant de promesses... ne sommes-nous plus vous et moi ?... ne vous souvenez-vous plus que nous sommes fiancés ?

—Ah ! Seigneur, s'écria douloureusement Lucia en joignant les mains et levant les yeux au ciel, pourquoi ne m'avez-vous pas fait la grâce de m'appeler à vous ?... Ah ! Renzo, qu'avez-vous fait ? Je commençais à espérer... qu'avec le temps... j'oublierais....

—Belle espérance, et belle chose à me dire en face !....

—Ah ! continua Lucia, qu'avez-vous fait ?... et dans ce lieu ?... parmi tant de misères !... dans ce lieu où l'on ne fait que mourir !...

—Il faut prier pour les morts, répondit Renzo, et espérer qu'une bonne place les attend... Mais il n'est juste que ceux qui vivent aient à vivre dans le désespoir....

—Mais, Renzo, vous ne pensez pas ce que vous dites... Une promesse faite à la sainte Vierge, un vœu ?

—Et moi je vous dis que ce sont des promesses qu'on ne doit pas faire... Puisque vous vouliez faire un vœu, il fallait promettre que vous nommeriez votre fille Marie. Pour cela, je le promets aussi, moi.

—Ah ! Renzo, comment parlez-vous ? avec qui avez-vous été dans ces temps passés ?... Comment parlez-vous ?... ne savez-vous pas ce que c'est que de faire un vœu ?... Si vous aviez vu dans quelle situation je me suis trouvée ! Laissez-moi !... laissez-moi !... pour l'amour du ciel, laissez-moi !...

Et elle s'éloigna de Renzo et s'approcha du lit de sa compagne.

—Lucia, reprit Renzo, dites-moi seulement... sans cette raison... seriez-vous encore la même pour moi ?...

—Homme sans cœur !... répondit Lucia, en retenant avec peine ses larmes, quand vous me feriez dire des paroles inutiles... qui seraient des péchés... seriez-vous content ?... Allez... oh ! oui, allez... oubliez-moi... nous n'étions pas destinés... nous nous retrouverons là-haut !... on n'est pas si longtemps sur terre, allez !... tâchez de faire savoir à ma mère que je suis guérie... qu'ici même Dieu m'a assistée en me faisant une bonne âme charitable, cette bonne signora... qui est pour moi une seconde mère... J'espère que ma chère mère sera préservée de ce mal affreux... et nous nous reverrons quand le Seigneur voudra... Allez... pour l'amour... de Dieu ! ne pensez plus à moi... si ce n'est dans vos prières...

—Écoutez, Lucia, écoutez... Le père Cristoforo....

—Quoi ? dit Lucia.

—Est ici.

—Ici ? où ? comment le savez-vous ?

—Je lui ai parlé, reprit Renzo, j'ai été longtemps avec lui... et il me semble qu'un religieux de son mérite...

—Il est ici, sans doute pour soigner les pestiférés, interrompit Lucia. Mais l'a-t-il eue, la peste ?

—Ah ! Lucia... j'ai peur... grand-peur qu'il... et Renzo hésitait à prononcer ce mot si douloureux pour tous deux... —j'ai peur qu'il ne l'ait en ce moment !...

—Oh ! pauvre saint homme !... Mais que dis-je, pauvre homme ? Pauvre nous !... Comment est-il ? qui l'assiste ?...

—Il est levé, répondit Renzo, et assiste les autres ; mais si vous voyiez comme il est défait !... il peut à peine se soutenir... On a tant vu de ces maladies qu'on ne s'y trompe guère !...

—Oh ! quelle douleur !... Et il est ici ?...

—Oui, pas bien loin... comme de votre maison à la mienne... Vous vous souvenez ?...

—Oh ! très sainte Vierge !...

—Pas beaucoup plus loin... Vous pensez si nous avons parlé de vous... Il m'a dit des choses ! et si vous saviez qui il m'a fait voir ? ... Je vous le conterai... Il m'a dit que je faisais bien de venir vous chercher... que le Seigneur voyait avec plaisir un jeune homme agir ainsi, et qu'il m'aiderait à vous découvrir... ce qui s'est trouvé vrai... Au reste, c'est un saint... Ainsi vous voyez !...

—Mais s'il parlait comme cela, c'est qu'il ne savait pas...

—Voulez-vous qu'il sache les choses que vous faites de votre tête, sans direction ?... Quand je songe à celui qu'il m'a fait voir !...

Et il raconta la visite à la cabane de don Rodrigo... Lucia en fut pénétrée d'horreur et de pitié.

—Et, poursuivit Renzo, il a parlé comme un saint, disant que peut-être Notre-Seigneur Jésus-Christ attend pour faire grâce à ce malheureux (je ne saurais le nommer autrement) que nous le prions ensemble pour lui... ensemble... entendez-vous ? insista Renzo.

—Oui, oui, nous le prions... dit Lucia, chacun où le Seigneur nous mettra... Il saura réunir nos prières, lui !...

—Mais ce sont ces paroles, reprit Renzo, et c'est un saint qui parle... et il ne m'aurait pas parlé de la sorte si la chose ne devait pas se faire... Et l'âme de ce pauvre homme ? J'ai prié et je prierai pour lui ainsi que pour un frère... Mais comment voulez-vous qu'il puisse, le malheureux, être pardonné dans l'autre monde, si le mal qu'il a commis dans celui-ci n'est pas réparé ? tandis que, si vous voulez... tout revient au point où c'était... Ce qui est passé — il fait sa pénitence ici-bas...

—Non, Renzo, non ! le Seigneur ne veut pas que nous agissions pour accorder sa miséricorde... Notre devoir à nous est de prier... Si je fusse morte certaine nuit... Dieu n'aurait donc pas pu lui pardonner ? Et si je ne suis pas morte... si je suis délivrée... —Et votre mère, reprit Renzo, la pauvre Agnès qui désirait tant nous voir mariés... ne vous a-t-elle pas dit...

—Ma mère, interrompit Lucia, ma mère me conseille de manquer à un vœu !... Mais, Renzo... vous ne savez plus ce que vous dites !...

—Oh ! voulez-vous que je vous dise ? Vous autres femmes, vous ne connaissez rien à ces choses-là... Le père Cristoforo m'a dit d'aller l'informer dès que je vous aurais trouvée... J'y vais... et vous entendrez ce qu'il vous dira !

—Oui, oui, allez, dit Lucia, allez vers le saint homme, assurez-le que je prie pour lui et que je lui demande de prier pour moi... mais, pour l'amour de Dieu, ne revenez pas ici me faire du mal... me tenter... Le père vous expliquera les choses... il saura vous mettre le cœur en paix...

—Le cœur en paix ! s'écria Renzo ; oh ! quant à cela, non !... Vous me l'avez fait écrire, cette méchante parole !... et je sais ce que j'ai souffert... et vous avez le cœur de me le répéter !... Je vous dis, moi, que me mettre le cœur en paix est une chose que je ne ferai jamais... Vous voulez m'oublier... vous... et moi je ne veux pas vous oublier ! vous me faites perdre le bon sens !... Au diable le métier ! au diable la bonne conduite !... vous voulez me condamner à être enragé toute ma vie ! Et ce malheureux ? je lui pardonne,

Dieu le sait, du fond de mon cœur... Que vous ai-je donc fait ?... Est-ce parce que j'ai souffert que vous me repoassez ? parce que j'ai été persécuté ? parce que j'ai passé si longtemps loin de ma demeure et loin de vous ? parce que dès que l'ai je pu je suis venu vous chercher ?...

Lucia s'écria les yeux baignés de larmes :

—O très sainte Vierge ! venez à mon secours !... vous savez que depuis cette horrible nuit je n'ai pas eu à passer un moment comme celui-ci !... vous m'avez secourue alors... secourez-moi encore...

—Oui Lucia, vous faites bien d'invoquer la sainte Vierge... mais pourquoi voulez-vous croire qu'elle si bonne... la Mère de miséricorde, puisse se plaire à nous faire souffrir... moi du moins... Elle vous aurait donc secourue pour après vous mettre dans la peine ? .. Si la vérité est que vous m'avez pris en haine... dites-le... parlez clairement...

—Par charité, Renzo... par charité... et au nom de vos pauvres morts, cessez, cessez... ne me faites pas mourir... ce serait un mauvais moment... Allez voir le père Cristoforo... Recommandez-moi à lui... ne revenez plus ici... ne revenez plus...

—J'y vais, dit Renzo, mais je reviendrai... quand ce serait du bout du monde...

Et il disparut.

Lucia se laissa tomber à genoux près du lit de sa bonne compagne et se mit à pleurer abondamment. Cette femme était une riche marchande de Milan, âgée d'environ trente ans ; elle avait, en quelques jours, perdu mari et enfants, et elle fut portée au lazaret dans la même cabane que Lucia, comme celle-ci allait un peu mieux et retrouvait l'usage de la raison qu'elle avait perdue au début de la terrible maladie, ce qui était si fréquent ! Lucia s'était alors pressée auprès de la compagne que Dieu lui envoyait, et bientôt une tendre amitié s'était formée dans le cœur des deux affligées. L'intimité avait été d'autant plus facile que la petite cabane ne pouvait contenir que deux personnes. La marchande s'était promis de ne pas quitter Lucia lorsqu'elles sortiraient du

lazaret, et de la garder près d'elle, comme une fille, avec l'assentiment de la bonne Agnèse. Lucia, néanmoins, réservée ainsi que nous la connaissons, n'avait pas confié ses aventures à la bonne signora, mais, dans le moment présent, au milieu des sentiments qui l'oppressaient, elle soulagea son cœur en lui confiant sa douloureuse histoire. Laissons-les donc ensemble pour retourner près de Renzo.

Il arriva promptement, on peut le penser, dans la cabane du père Cristoforo et, ne le trouvant pas, il le chercha et l'aperçut non loin de là qui assistait un moribond... il le vit lui fermer les yeux, se mit lui-même à genoux pour prier, et, lorsque tout fut fini, il s'avança près du père auquel il raconta ce qui s'était passé dans son entrevue avec Lucia... son vœu, etc.

—Dis-moi, est-elle loin d'ici ? demanda le père.

—Oh ! non, père ; à quelques pas de l'église.

—Attends-moi un instant, dit le père, et nous irons ensemble.

—Vous lui ferez comprendre, n'est-ce pas, père...

—Je ne sais rien, mon enfant, il faut que je l'entende...

Le religieux, quelques instants après, s'acheminait avec Renzo vers la cabane de Lucia.

Le temps devenait de plus en plus sombre ; des éclairs sillonnaient les nues, des grondements de tonnerre se faisaient entendre.

Le père Cristoforo marchait péniblement, oppressé par la chaleur étouffante, Renzo le précédait. Arrivé devant la porte de la cabane, il dit d'une voix tremblante :

—C'est ici !—Ils entrent...

—Oh ! les voilà ! s'écrie la bonne signora.

Lucia se retourne...

—Oh ! que vois-je ?... Oh ! père Cristoforo !

—Hé bien ! Lucia, dit le père, de quelles peines le Seigneur vous a délivrée ! Vous devez être heureuse d'avoir toujours espéré en lui ?

—Oh ! oui ! Mais vous, père ? Mon Dieu ! que vous êtes changé !... Comment vous portez-vous ?... Dites, comment vous portez-vous ?..

—Comme Dieu le veut, et comme par sa grâce je le trouve bon, ré-

pondit d'un air serein le bon religieux ..

Et prenant Lucia à part, il ajouta :

—Écoutez, je ne puis rester qu'un instant... êtes-vous disposée à me donner, comme autrefois, votre confiance ?...

—Oh ! n'êtes-vous pas toujours mon père ?

—Eh bien ! ma fille, qu'est-ce que ce vœu dont Renzo m'a parlé ?

—C'est un vœu que, dans une grande tribulation, j'ai fait à la sainte Vierge... de ne pas me marier.

—Mais avez-vous pensé alors que vous étiez liée par une autre promesse ?

—Comme il s'agissait de la sainte Vierge... je n'y ai pas pensé...

—Le Seigneur, ma fille, agrée les sacrifices qui lui sont offerts quand ils sont nôtres... il veut le cœur et la volonté. Mais vous ne pouviez lui offrir la volonté d'un autre envers qui vous étiez engagée.

—Ai-je donc fait mal, mon père ?..

—Non, pauvre enfant... non... je crois même que la Vierge divine a écouté l'intention de votre cœur affligé et l'aura offerte à Dieu pour vous !... Mais, dites-moi, avez-vous consulté là-dessus ?..

—Je ne pensais pas que ce fût mal... et que je dusse m'en confesser... et l'on sait qu'il ne faut pas raconter le peu de bien que l'on a pu faire...

—Vous n'avez pas, ma chère fille, d'autres motifs qui vous empêchent de tenir la promesse faite à Renzo ?

—Quant à cela, père.. pour moi.. quels motifs ?... non... je ne pourrais dire rien, répondit Lucia toute troublée...

Et son pâle visage se couvrit d'une vive rougeur...

—Croyez-vous, reprit le vieillard, que Dieu a donné à son Eglise l'autorité de remettre et de retenir, selon qu'elle le trouve mieux, les dettes et les obligations contractées envers lui ?..

—Oh ! oui, je le crois, dit pieusement Lucia.

—Sachez donc, ma fille, que, placés dans ce lieu pour sauver les âmes, nous avons reçu les plus amples pouvoirs de l'Eglise, et que par conséquent je puis, si vous me le demandez, vous relever de votre vœu !..

—Mais n'est-ce pas péché de revenir en arrière, de se repentir d'une promesse faite à la sainte Vierge ? dit Lucia le cœur violemment agité par l'espérance qui se présentait à elle.

—Péché ! ma fille ! péché de recourir à l'Eglise, de demander à son ministre qu'il fasse usage de l'autorité qu'il a reçue d'elle et qu'elle a reçue de Dieu !... Je bénie Dieu qui m'a donné, tout indigne que je suis, un tel privilège ; et si vous demandiez à être déliées de votre vœu je n'hésiterais pas à le faire... je désire même que vous me le demandiez.

—Alors... alors, dit Lucia toute troublée par sa pudeur, je le demande.

Le religieux fit signe à Renzo d'approcher, et, s'adressant à Lucia, il dit à haute voix :

—Par l'autorité que j'ai reçue de notre sainte mère l'Eglise, je vous déclare déliée du vœu de virginité, annulant ce qu'il peut avoir eu d'inconsidéré, et vous libérant de toute obligation que vous pourriez avoir contractée par ce vœu. Retournez en paix et sécurité à vos anciens projets. Demandez à Dieu les grâces nécessaires pour être une sainte épouse, et pensez avec confiance qu'il vous les accordera d'autant plus abondantes après ce que vous avez souffert !

Le lecteur peut s'imaginer ce que ressentit Renzo en entendant ces paroles... Ses yeux cherchèrent ceux de Lucia, mais elle les tenait baissés...

—Et toi, Renzo, reprit le père, rappelle-toi que si l'Eglise te rend cette compagne, ce n'est pour te procurer une consolation temporelle qui, quelque grande qu'elle soit, doit toujours finir par la douleur et la séparation ; mais elle le fait pour vous mettre tous les deux sur la voie d'une joie ineffable qui n'aura pas de fin... Aimez-vous comme des compagnons de voyage, avec la pensée que vous devez vous séparer un jour, mais avec l'espoir de vous retrouver ensemble dans l'éternité. Rendez grâces au ciel qui vous a conduits à cet état par les peines et les misères, pour vous disposer à un contentement tranquille et recueilli. Si Dieu vous donne des enfants, élevez-les d'abord pour lui.. inspirez-leur son amour et celui de

tous les hommes... Vous serez sûrs de bien les guider dans tous les actes de la vie ! Lucia, continua-t-il, Renzo vous a-t-il dit qui il a vu ici ?

— Oh ! père, il me l'a dit !

— Vous prierez pour lui... ne vous en laissez point... et vous prierez aussi pour moi... Mes enfants, je veux vous laisser un souvenir du pauvre moine ; — et il tira de son panier une boîte en bois commun, mais tournée avec un certain fini, qui était dans le goût des capucins pour ces ouvrages, et il continua : — Là-dedans est le reste du pain... le premier pain que j'ai reçu par charité... le pain du pardon... Vous en savez l'histoire... Je vous le laisse, conservez-le... vous le montrerez à vos enfants... ils viendront dans un triste siècle, au milieu des orgueilleux et des provocateurs... Dites-leur qu'ils pardonnent... toujours... toujours... tout... oui, tout ! et qu'ils prient pour le pauvre capucin !...

Il présenta la boîte à Lucia, qui la reçut avec respect comme une relique... Puis, avec calme, le bon père reprit :

— Dites-moi, quel appui avez-vous à Milan ? et qui vous conduira à votre mère, que Dieu veuille avoir conservée en bonne santé ?

— Cette bonne signora, dit Lucia, qui est pour moi une mère... Nous sortirons ensemble d'ici...

— Que Dieu la bénisse ! dit le religieux.

— Je vous remercie, dit la veuve, de la consolation que vous avez apportée à ces pauvres créatures... J'avais espéré garder près de moi la bonne Lucia... mais je la ramènerai à sa mère, et, ajouta-t-elle à demi-voix, je me chargerai de son trousseau... J'ai plus de bien qu'il ne me faut... et il ne me reste plus personne avec qui le partager...

— Ainsi, dit le père, vous pouvez faire un grand sacrifice au Seigneur, et beaucoup de bien à ceux qui souffrent... Je ne vous recommande donc pas Lucia, puisque je vois que vous la regardez comme à vous. Il ne nous reste plus qu'à louer Dieu qui se montre Père même en flagellant, et qui, en permettant que vous fussiez réunies ici toutes deux, a donné à l'une et à l'autre une preuve de son amour, Ah çà ! dit-il en s'adressant à Renzo, nous

n'avons plus rien à faire ici... Partons.

— Ah ! père, vous verrai-je encore ? dit Lucia. Je suis guérie, moi qui ne fais nul bien dans ce monde. Et vous ?

— Il y a longtemps, mes enfants, que je demande à Dieu une grâce bien grande... celle de finir mes jours au service du prochain... s'il veut me l'accorder maintenant. J'ai besoin que tous ceux qui ont de la charité pour moi m'aident à remercier Dieu... Allons, donnez vos commissions à Renzo pour votre mère.

— Racontez, lui dit Lucia les yeux baissés, ce que vous avez vu... dites-lui que j'ai trouvé une autre mère ici avec laquelle j'irai la rejoindre le plus tôt qu'il me sera possible... et que j'espère, oh ! oui, que j'espère la trouver en bonne santé.

— Si vous avez besoin d'argent, dit Renzo, j'ai celui que vous m'avez envoyé, etc...

— Non, interrompit la veuve, j'en ai, moi... je n'en ai que trop !...

— Allons ! répéta le religieux, allons !

— Au revoir, Lucia, et de même pour vous, bonne signora ! reprit Renzo ne trouvant pas de mots pour exprimer les sentiments dont son cœur était plein.

— Qui sait, dit Lucia, si Dieu ne nous fera pas la grâce de nous retrouver tous ensemble ?

— Qu'il soit toujours avec vous et qu'il vous bénisse ! ajouta le père Cristoforo. — Et il sortit accompagné de Renzo.

La soirée s'avancait et l'orage était imminent. Le capucin offrit au jeune homme un abri dans sa cabane ; mais celui-ci avait grande hâte de partir. Puisqu'il ne pouvait plus revoir Lucia et que le père Cristoforo serait occupé de ses mourants, Renzo voulait quitter le plus tôt possible le lazaret pour aller conter ses grandes nouvelles à la bonne Agnèse et la tirer de l'inquiétude où elle était sur Lucia. Lorsqu'il furent au milieu de l'avenue, le religieux serra la main de Renzo en lui disant :

— Si tu retrouves cette bonne Agnèse, ce que Dieu veuille, fais-lui mes compliments, et dis-lui, comme à tous ceux qui se souviennent du pauvre frère Cristoforo, de

prier pour lui ! Que Dieu t'accompagne et te bénisse toujours !

— Ah ! cher père... nous reverrons-nous ? nous reverrons-nous ?

— Là-haut, je l'espère mon enfant !

En disant ces mots, le religieux quitta Renzo. Celui-ci, après l'avoir suivi des yeux d'aussi loin qu'il put, jeta un regard de compassion sur ce séjour de misère et de douleurs, et sortit.

(La fin au prochain numéro)

Réminiscence

(Cueillie dans l'album d'une jeune fille de N. D. de Lévis)

Vous demeurez en face
De l'antique cité
Où jadis notre race
A vaillamment lutté ;

Elle a donné sa vie
Pour la France et le roi,
Et gardé son génie,
Son langage et sa foi !

Sous une simple pierre,
Dans le *Jardin du Fort*,
Repose la poussière
Et du faible et du fort...

J. B. C.

Québec, 1883.

La pipe

Puisque dans le monde tout fume,
Puisque tout fume dans les cieux ;
Chez les mortels le vil bitume,
L'encens pur chez les bienheureux ;
Puisque en fumant le quinquet brûle,
Puisque en brûlant fume l'enfer,
Le Soleil dans la canicule
Et la cheminée en hiver ;
Puisque Dieu lance sur la terre
Ce bout de cigare fumant
Que l'on appelle le tonnerre ;
Puisque du couchant au levant
Et du Mont-Vésuve à la Lune,
Tout fume en haut, tout fume en bas,
Suivant cette règle commune
Pourquoi ne fumerions-nous pas ?

Monographie

(Pour l'Album des Familles.)

UN GRAND VAINCU.

(Imité de l'anglais.)

I

Un grand vaincu !

Encore quelque sornette militaire, je suppose.

Il y a bien assez de poudre dans l'air, pour ranimer notre ardeur belliqueuse, sans avoir besoin de recourir aux récits plus ou moins fantaisistes des défaites même glorieuses, d'un faux prophète quelconque.

—Pardon !

Le grand vaincu que je désire vous introduire n'est ni un frère de l'illustre El Mahdi, ni son petit cousin ;

C'est purement et simplement un jeune célibataire de quarante-cinq ans, bien frais, bien portant, n'ayant de sourires que pour sa noire chevelure, émaillée de..... paillettes argentées et ne caressant aucune chimère, si ce n'est celle d'un oubli inconcevable des charmes du sexe qui a le monopole des minois les plus roses et les plus séduisants.

Homme très actif, turbulent à ses heures, cumulant sans cesse arguments sur arguments, dilemmes sur dilemmes pour prouver que les femmes et les bébés sont l'œuvre la plus inutile de la création, — ses dispositions belligérantes, ne répondaient certes pas au nom de Pacifique, dont il était l'unique possesseur.

Pour tout dire, Pacifique prisait beaucoup les délices de cette vie — c'était du moins son opinion, — mais comme tout soleil a son ombre, notre héros voyait toujours une nuée qui obscurcissait l'horizon de sa félicité : c'était de ne pouvoir résoudre le mystère de l'existence de la femme et s'expliquer comment le Créateur avait pu commettre une aussi grave méprise.

Ce point d'interrogation, comme un fantôme malin, le hantait nuit et jour ; son compagnon de man-

sarde avait beau multiplier les prodiges de sa science homéopathique rien n'y faisait, et maître Pacifique dépérissait à vue d'œil

Un beau jour, n'y tenant plus, il résolut d'entreprendre comme le pigeon de Lafontaine :

Un voyage en lointain pays :

et de découvrir, s'il était possible, sur une plage étrangère la solution du problème auquel il avait consacré ses meilleures années.

Il dit donc adieu à son hôte, à son gîte, à ses paperasses grimaçantes, à ses parchemins poudreux et gagna la gare la plus voisine, avec l'intention de s'éloigner par le premier convoi venu, d'un séjour si peu propice aux nobles et sublimes inspirations.

II

Cheminant tant bien que mal, sur le pavé de l'avenue Peel, Pacifique devrait microscopiquement l'espace.

Ce n'était pourtant point l'avarice qui le faisait voyager si économiquement sur ses bases.

Son dada de prédilection en était le seul coupable.

Prendre une voiture pour lui était le synonyme de prendre une femme, et comme il estimait la femme tout autant que les galères : vous pouvez juger si, logiquement, il devait se prélasser sur la bourrure du plus humble des coupés

Pourquoi son voisin avait-il une voiture ?

C'était pour promener sa digne moitié.

Un homme bien né, ayant conscience de sa dignité ; un célibataire de qualité, selon le cœur du Bourgeois Gentilhomme de Molière, ne devrait jamais se permettre l'usage de tels véhicules si ce n'est dans le cas de grave nécessité — et comme rien ne pressait Pacifique, il poursuivait lentement sa route, en brochant à mi-voix sa thèse favorite.

Mais il avait compté sans les cinq minutes perdues à admonester sa cravate, qui s'était montrée réveche à ses recommandations de rester sage durant le voyage et de ne pas se refroger en un nœud disgracieux, tout à fait indigne d'une cravate bien élevée ;

Et les cinq autres minutes employées à chercher une paire de bas dépourvue de ventilateurs aux extrémités et de fenêtres au talon. Ce mal était irréparable, il s'était finalement consolé par la pensée que sous le cuir épais de ses douze points, bien fin serait celui qui découvrirait la nudité de son talon.

Ce qui fit que pour ne pas manquer le train qui se mettait déjà en marche, Pacifique dut fouetter Rosinante, et après un exercice de jambes assez violent, se précipiter tout ruisselant de sueurs et exténué comme un cerf aux abois dans le dernier wagon du convoi.

Il était dit, ce jour-là, que notre héros tomberait de Charybde en Scylla.

Le wagon était comble.

Toutes les banquettes occupées.

Il y avait bien encore un siège libre, mais une dame occupait le siège voisin... et Pacifique qui aimait tant le contact des dames !

Allait-il lui tenir compagnie ?

Fi ! quelle horreur !

Un célibataire de qualité, y pensez-vous ?

Un rhumatisme entêté lui paralyse le genou.

Dilemme embarrassant.

Il lui faut ou rester debout et souffrir physiquement les caresses stimulantes d'un rhumatisme ou s'asseoir et souffrir moralement le vœu inépuisable d'une fille d'Ève.

Point de milieu.

Pacifique, non encore vaincu, veut tourner la difficulté en gagnant un autre wagon, mais l'exclamation laconique d'un employé qui l'attend sur le seuil, ruine sa dernière espérance :

—Plus de place, ici, monsieur !—

Que faire ?

Volontiers il se fut écrié, travestissant à cet effet les imprécations de Camille dans Corneille :

Femme, l'unique objet de mon ressentiment,
Femme qui m'a vu naître et que mon cœur abhorre !

Mais il n'avait pas le loisir de pousser aussi loin le tragique de sa position ; mettant donc tout scrupule de côté et laissant, pour la première fois, le physique l'emporter sur le moral, il se dirige, tout penaud, vers la dame de ses... ennemis.

III

—Ce siège est-il retenu ? demanda brusquement Pacifique.

—Non monsieur, répondit une voix douce et perlée, et notre céli-bataire s'aperçut que son interlocutrice avait de beaux yeux rêveurs, bien bleus et bien veloutés, une bouche mignonne enchassée dans des lèvres de rubis et une chevelure rappelant les boucles dorées des poètes.

Mais que lui importait tout cela.

La perspective d'une banquette isolée lui aurait bien autrement souri.

Il s'assit en soupirant et la dame reprit sur ses genoux le paquet qui reposait auparavant sur la bourrure où se lamentait actuellement notre Ulysse en herbe.

—Vous feriez mieux de mettre ce paquet sous la banquette, suggère timidement Pacifique.

La dame toute étonnée, ne dit rien mais soulevant délicatement un coin de l'enveloppe bordée du prétendu paquet, elle découvre aux yeux stupéfaits, ébahis, de notre vieux garçon, le profil gracieux du visage rose d'un chérubin.

Puis, dans ce langage si connu des mères ;

—Chéri veut-il faire dodo sous la banquette comme le petit caniche blanc de l'oncle Bibi ?... Non, n'est-ce pas ?... Ne crains rien chéri, maman n'écouterà pas ce menomme... elle n'écoute jamais les vieux menomme barbus... ils sont trop malins !

Et le bébé, fort de la promesse maternelle, de menacer son auguste voisin de ses deux petits poings, en poussant un cri de triomphe.

Une sueur froide glaça les membres de Pacifique.

Jamais, non jamais, durant sa longue carrière il ne s'était trouvé si près d'une femme et d'un... bébé !

Il avait servi deux ans dans l'armée, il s'y était même distingué et avait conquis une épulette ; il avait vu le feu de près et plus d'une fois il avait affronté l'impitoyable mitraille, mais jamais il n'avait tremblé comme il tremblait en ce moment, en voyant ces deux petits poings comme deux gueules brûlantes de canons le menacer de foudres impuissantes, ri-

dicules pour tout autre, mais redoutables, terribles à ses yeux.

Il voulut fuir ce lieu, quitte à rester debout, mais son rhumatisme lui fit sentir qu'un blocus continental ne lui permettait plus de quitter son poste.

Résigné en apparence à subir le rigorisme de la fatalité, il sortit machinalement son journal de sa poche et voulut lire, mais ficht le bébé n'entendait pas qu'on lui fit l'impolitesse de l'oublier, et gazouillant son refrain des dimanches, il carassa l'oreille de notre lecteur des flots d'une harmonie si entraînante qu'il dut remettre son journal où il l'avait pris avec la ferme résolution de s'adresser à la prochaine réunion du Congrès pour obtenir un acte séquestrant les femmes et les bébés dans un char spécial.

Dans l'intervalle, Pacifique avisa un voyageur qui faisait ses préparatifs de départ et il ambitionnait d'être l'héritier de son siège.

L'heure de la délivrance va sonner enfin, pensait-il.

Une dame assez âgée, drapée dans un long châle gris et coiffée d'un énorme bonnet vint lui prouver encore une fois que l'homme propose et que Dieu dispose.

À peine le siège convoité était-il vacant, que la dame en question vint s'y installer au grand désappointement de Pacifique, et se mit à converser avec sa jeune voisine.

—Cher petit ange... comme il est joli !... Quel âge a-t-il madame ?

—Presque neuf mois, répondit la jeune mère avec orgueil.

—Cher petit... je le croyais beaucoup plus âgé, tant il est merveilleusement développé... en vérité, madame, vous devez être fatiguée de porter un si lourd fardeau.

—Moi ! du tout... mon fardeau est si léger... une plume me laisserait davantage !

—Peut-être, mais moi, je ne serais pas aussi patient et je le passerais bel et bien à son papa—poursuivit la dame en gratifiant Pacifique d'un air de reproche.

—Je ne suis pas son père, grommela celui-ci en rabattant brusquement sur ses yeux, les larges bords de son digne couvre-chef.

—Vraiment !... vous voulez badiner, je crois... Je mettrai ma main dans le feu avant de croire le

contraire !... Mais ce bébé est votre véritable photographie : nez identique, même expression dans le regard, on ne saurait trouver une ressemblance plus parfaite !

Pacifique rôtiissait sur ce brâsier d'un nouveau genre et s'agitait comme un diabolin dans l'eau bénite.

Lui, si chatouilleux quant à son extérieur, lui, dont les avantages physiologiques, que l'on me pardonne l'expression, n'admettaient aucun rival : on osait comparer sa figure à la face disgracieuse, grassouillante d'un bébé !

Quelle audace !

Une femme, seule, pouvait calomnier si malicieusement ses attraits.

—Ah je comprends maintenant, —fit la dame, comme si, après un moment de réflexion elle en était venue à la véritable conclusion,— cet enfant est sans doute issu d'un premier mariage de madame et vous avez convolé avec elle peu après le décès de son premier mari. N'ai-je pas bien deviné ?

—Parkersburg !—crie le conducteur—hâtez-vous, hâtez-vous, cinq minutes seulement pour les rafraichissements.

La dame au bébé se lève précipitamment.

Pacifique la croyant au terme de son voyage, s'en réjouit beaucoup naturellement et pour hâter davantage son départ, il crut bon de lui prodiguer enfin un atome de complaisance.

—Pourrais-je vous être utile en quelque chose, madame ? fit-il gaïamment.

—En effet, mon cher monsieur, ayez donc l'obligeance de veiller sur mon Chéri pendant que je vais aller prendre une tasse de café.

Et avant que Pacifique put décliner un tel honneur et protester qu'il n'avait jamais eu l'intention de lui rendre un tel service, il avait l'enfant dans les bras et la dame disparaissait parmi les passagers qui sortaient, sans remarquer la grimace grotesque que ne put s'empêcher de faire l'heureux dépositaire de son trésor.

IV

De même que Calypso regrettait beaucoup le départ d'Ulysse, ainsi

Pacifique ne pouvait se consoler de l'absence de la mère de l'enfant.

Quel changement dans ses idées ?

Il avait vu avec la plus grande joie, ses apprêts de départ, et maintenant il souhaitait ardemment son retour. Toujours inquiet et craignant sans cesse un malheur : d'un œil il veillait sur l'enfant qu'il tenait au bout de son bras et d'autre il surveillait l'issue par où devait revenir sa libératrice.

Bientôt tous les passagers firent leur rentrée, le signal du départ retentit, le convoi s'ébranla lentement puis accéléra sa course et de libératrice..... point !

On peut juger de la stupeur de Pacifique.

Pour un célibataire qui traversait la rue mille fois, pour ne point rencontrer un bébé, la perspective n'était pas riante.

—Aie !... Aie !... crie-t-il à l'employé. Arrêtez le train... on a oublié une Dame... arrêtez-le immédiatement !

—Et pourquoi ?

—Elle a laissé son enfant !

—Qui ?... votre dame !... oh ne vous affligez point ? cela se voit souvent ; ne craignez rien, elle saura bien vous rejoindre par le prochain convoi.

—Je vous dis d'arrêter !..... je vais devenir fou !... Mon Dieu que vais-je faire ?..... je vous en prie, monsieur... retournez à Parkersburg.. je vous donnerai cinq... dix... vingt..... cinquante piastres pour votre trouble !

—Je n'ai aucune objection à recevoir l'argent, mais fussiez-vous l'un des Rothschild, je ne pourrais rien faire pour vous.

Et l'employé passa outre.

—Fatalité !... tout m'abandonne..... oh comme je regrette d'avoir entrepris ce voyage, s'il était à recommencer je...

Un coup de parasol coupa court son monologue.

—Pardou monsieur—dit la dame qui l'avait fait endéver dans l'entretien précédent—vous allez étouffer cet enfant ; ne voyez-vous pas que vous le tenez la tête en bas ? Vous devriez avoir honte, monsieur de traiter une faible créature de la sorte... un homme de votre espèce n'aurait jamais dû se marier !

La dame allait poursuivre lors-

qu'une nouvelle voisine vint l'interrompre :

—L'aimable enfant... le gentil bébé !... Quel âge a-t-il, monsieur !

—Je l'ignore.

—Ah !... et pleurez-vous votre épouse depuis longtemps ?

—Je n'ai jamais eu de femme !

—Est-ce possible !... elle s'est donc enfui du toit conjugal en vous laissant ce petit bijou ? Comment pouvait-elle abandonner ainsi un époux aussi tendre, aussi complaisant et oublier les caresses de son blond chérubin.

—Comment, fit un voisin, vous n'avez plus d'épouse, monsieur, mais vous êtes précisément dans ma position !... Je l'aimais bien pourtant, ma pauvre Joséphine, mais Dieu me l'a enlevée. Un ange maintenant, les ailes étendues prie sur sa tombe... oh que je compatissais à vos douleurs, à l'angoisse que vous avez dû éprouver au moment de la séparation.

A ce moment, l'enfant se mit à crier à tue-tête.

—Il va certainement mourir, dit la vieille dame.

—Mourir, vous n'y pensez pas ! dit Pacifique, plus mort que vif et à qui la perspective de porter un cadavre ne plaisait guère.

—Oh que sa mère est ingrate... infidèle ! remarqua l'autre voisine avec compassion.

—Prenez-le, ma bonne dame, prenez-le, je vous donnerai cent piastres si vous me rendez ce service.

V

—C'est cela, c'est bien cela—s'exclama tout-à-coup un homme au nez pointu, en frottant ses lunettes—un enfant n'est-ce pas, mon cher monsieur ?... c'est peut-être celui que l'on cherche.

—Que voulez-vous dire ? s'écria-t-on de toutes parts.

—Écoutez ! et dépliant son journal, il lut d'une voix chevrotante et nasillarde l'annonce suivante :

“*Enlèvement.*—Enlevé de la résidence de son père, durant la nuit de mardi à mercredi, un enfant du sexe masculin, âgé de neuf mois ; il a les yeux bleus, la chevelure noire et dénote beaucoup d'intelligence. Toute personne le rapportant au No 10, Rue—ou pouvant don-

ner des informations menant à sa découverte recevra une récompense de trois cents piastres.

“L. R...”

—C'est bien lui :—murmura la vieille dame—yeux bleus, cheveux noirs, dénotant beaucoup d'intelligence, on ne saurait s'y tromper.

—Certes non—poursuivit l'homme aux lunettes—et mon devoir est de...

—Oh prenez-le, mon bon monsieur—dit Pacifique d'un accent suppliant, je donnerais tout au monde pour m'en débarrasser.

—Sans doute que vous le feriez, mon brave, mais je ne l'entends pas de cette manière, sachez que je suis magistrat, monsieur, magistrat à Albany et comme tel, je vous arrête au nom de...

—Je vous jure que je ne l'ai pas enlevé... elle est sortie pour prendre une tasse de café !—gémit Pacifique.

—Ne vous fatiguez point l'imagination à inventer une fadaise, une fable des temps mythologiques, car vos réponses incohérentes, les circonstances dans lesquelles cet enfant se trouve en votre possession, votre empressement à vous en départir tout prouve votre culpabilité et quant à vous, messieurs—continua le digne magistrat en s'adressant aux autres passagers—vous êtes tous gens d'honneur et vous avez tous des épouses et des enfants ou du moins vous devez en avoir, vous partagez tous l'anxiété, l'affliction des parents de ce petit infortuné, je compte donc sur votre généreux concours pour m'aider à surveiller ce gredin jusqu'à ce que nous puissions en disposer entre les mains des autorités.

—Vous me rendrez compte de cette nouvelle insolence—hurla Pacifique, écumant de rage—je vous traînerai devant les tribunaux et l'on me rendra justice partout où il existe une justice !

Une violente secousse ébranle alors la wagon et le convoi s'arrête. Tous les passagers redoutant un accident se précipitent aux fenêtres.

—La locomotive est épuisée observe un malin.

—Mille s'est brisé la patte remarque un rival.

En effet l'une des roues de la locomotive venait de se briser.

VI

Deux heures se sont écoulées.

Le train va reprendre sa course, sans apporter aucune amélioration à la position critique de notre héros.

Il avait bien tenté de s'esquiver sans bruit lors de la confusion générale, mais par malheur le magistrat et deux autres voyageurs s'étaient dressés, menaçants à ses côtés et lui avaient rendu toute tentative d'évasion impossible.

Il n'avait plus d'espoir.

Soudain la portière du wagon s'ouvre avec fracas.

— Mon chéri, mon pauvre chéri !

L'émotion suffoque Pacifique.

Il a reconnu la voix de celle qu'il désirait tant revoir.

D'un bond elle est dans ses bras, elle lui enlève l'enfant.

— Mon chéri ! mon ange adoré ! s'écrie-t-elle en le couvrant de baisers — que je vous remercie monsieur de votre bonté — poursuivit-elle en pressant vivement la main de Pacifique.

— Vous êtes mon bon ange — fit ce dernier ému — car vous brisez les chaînes de ma captivité.

Le visage du magistrat s'était allongé démesurément.

— Ce n'est donc pas un enfant volé ? hasarda-t-il timidement.

— Non certes — dit la mère indignée — c'est mon enfant monsieur, l'unique souvenir de mon mari qui n'est plus !

— Alors, veuillez recevoir mes très humbles excuses — dit le magistrat à son ex-prisonnier — je... je ne pensais pas... je ne croyais pas qu'...

— Mêlez-vous de vos propres affaires, répondit brusquement Pacifique, c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner pour l'avenir.

L'accident arrivé à la locomotive avait favorisé tout spécialement notre célibataire.

Le convoi suivant avait pu rejoindre celui qui le portait et permettre à sa libératrice d'apparaître au moment où il s'y attendait le moins.

Que reste-t-il à ajouter ?

Peu de chose, il est vrai, mais beaucoup si on le considère à travers le prisme dont Pacifique se servait jadis pour nuancer ses thèses anti-sociales.

Ce dernier et la jeune mère devinrent très intimes dans la suite du voyage.

Pacifique, oubliant ses préventions contre le sexe joli, se permit d'ajourner son voyage d'outre mer pour fixer ses pénates dans la cité même où résidait la jeune veuve.

Il s'informa d'abord de la santé du bébé.

Puis de la santé de madame !

Ou devine le reste.

Il ne put résister bien longtemps à la tempête que l'amour préparait depuis tant d'années dans son cœur.

Elle éclata et, malgré ses antécédents incorruptibles, malgré ces dilemmes convaincants, le mariage avait lieu quelques mois plus tard et Pacifique avouait, tout en faisant ses réserves, que s'il avait traité c'était du moins avec les honneurs d'un " grand vaincu ".

Tout va bien, qui finit bien !

CHARLES M. DUCHARME.

Montréal, 18 janvier 1834.

— 000 —

La Neige.

D'où viens-tu neige éblouissante ?
D'où viens-tu légers flocons ?
Dans la campagne blanchissante,
Vous allez couvrant les vallons.

N'est-ce pas la Vierge Marie
Qui donne aux petits chérubins
Des jouets de plumes chérie
Qu'ils répandent dans les chemins ?

Ou bien, de leurs petites ailes
N'est-ce pas le duvet soyeux
Que dans les plaines éternelles,
Le vent leur ravit dans leurs jeux ?

Quoi que tu sois, ô neige blanche
En étendant ton froid rideau,
Laisse sèche une faible branche
Pour le pauvre petit oiseau.

Laisse une place sur la pierre
Pour le pauvre enfant orphelin,
Murmurant son humble prière :
" Je vous demande un peu de pain ! "

Et puis tombe fine et serrée,
Sur plaine, colline et maison !
Ta robe, à la blancheur nacrée,
Rajeunit la triste saison.

MME HENRY HEUGEL.

— 000 —

Biographies

Mgr N. J. PERCHÉ,

ARCHEVÊQUE

DE LA

NOUVELLE-ORLÈANS.

Mgr Napoléon Joseph Perché naquit à Angers, dans le département de Maine-et-Loire, qui est l'ancienne province de l'Anjou, le 10 janvier, 1805. Il est mort le 27 décembre 1883, âgé par conséquent de 78 ans, 11 mois et 17 jours.

Il descend d'une pieuse famille de l'Anjou, dont le nom jusqu'alors était resté obscur, mais que son jeune rejeton était appelé à illustrer. Si dans l'Eglise Catholique, on retrouve tous les éléments de la monarchie élective, on y voit surtout le plus beau fleuron de la république : l'aristocratie de l'intelligence, la seule qui n'ait pas besoin d'aïeux, la seule devant laquelle on se courbe sans contestation.

L'enfant qui venait de naître refusa d'abord le sein de sa mère, et par une étrangeté qu'on ne saurait expliquer que par un présage de sa future vocation au sacerdoce, on ne put lui faire prendre que du vin.

Il reçut le baptême trois heures après sa naissance, à l'église de Notre-Dame d'Angers, par un froid rigoureux, et il supporta, sans pleurer, la douche d'eau régénératrice que le prêtre versa sur sa noble petite tête.

Son intelligence était si précoce qu'à cinq ans il lisait couramment à livre ouvert. A treize ans, il entra en philosophie ; de sorte qu'il finissait ses études classiques à l'âge où la plupart des jeunes gens les commencent. C'est l'illustre Archevêque de Cambrai, alors l'abbé Régulier, qui fut son professeur en philosophie.

L'élève passa maître à 18 ans, et la chaire de philosophie fut la première où il donna des preuves de cette puissante logique, dont Dieu l'avait doué. C'est là qu'il a démontré victorieusement que la méta-

physique est la base de toute étude sérieuse, même théologique.

Appelé au sacerdoce, il entra au séminaire de Beaupréau, qui a fourni tant de sujets distingués. Il y commença et acheva ses études théologiques : et il fut ordonné prêtre le 19 septembre 1829, à l'âge de 24 ans et 8 mois.

Il fut d'abord placé, comme vicaire, à Murr, petite ville située dans le voisinage d'Angers, où il a laissé de bien doux souvenirs. Il exerça ensuite son ministère à Turquand, d'où il allait souvent visiter la maison de détention de Fontevault. Là, comme à Murr, il fit preuve d'une belle éloquence, qui sut captiver son auditoire de forçats. La plupart se convertirent.

En 1836, Mgr Flaget, évêque de Bardstown, Kentucky, se rendit en France pour avoir quelques prêtres. L'abbé Perché s'offrit à lui, et il alla à Paris, en attendant son départ, pour y acquérir l'expérience qui devait être le couronnement de son éducation. Dans ce grand foyer des sciences et des beaux arts, son esprit s'enrichit de vastes connaissances.

Arrivé aux Etats-Unis en 1837, l'abbé Perché apprit l'anglais à Portland, où il resta fixé pendant quatre ans. Il y bâtit une église ; mais ne pouvant en payer les dépenses, il vint prêcher à la Nouvelle-Orléans en 1841. C'était là que Dieu avait décidé de le conduire. C'était là qu'il devait s'illustrer comme prêtre, comme écrivain, comme orateur. Les cadres restreints de cet article ne me permettent que d'indiquer brièvement les principaux événements de cette existence si bien remplie.

Mgr Blanc plaça l'abbé Perché comme aumônier du couvent des Dames Ursulines. Mais, de sa douce retraite, où il s'entretenait avec Dieu, il prenait part aux débats de ce monde.

Une occasion grandiose se présenta bientôt, et il se montra à la hauteur de la tourmente qui venait de se déchaîner sur la Louisiane.

Le Père Moni, qui avait succédé au Père Antoine, comme curé de la Cathédrale, mourut en 1842. Alors s'éleva un schisme entre les marguilliers et Mgr Blanc, à l'occasion de la nomination du nouveau curé. Les marguilliers réclamaient

le droit de patronage, c'est-à-dire le droit d'élire le curé, tandis que l'Archevêque soutenait qu'à lui seul appartenait le droit de désigner le successeur du Père Moni. L'affaire fut portée devant le Juge Maurian, en première instance, puis à la Cour Suprême de l'Etat qui, par un arrêt célèbre, rédigé par le juge Bullard, décida en faveur de l'Archevêque.

De part et d'autre, on combattait de bonne foi. Les Louisianais d'alors étaient de vrais Gallicans. La lutte fut acharnée. Toute la population y prit part. Elle était partagée en deux camps formidables. Mais au milieu de ce combat terrible, un colosse apparut qui, avec sa plume et sa parole, terrassa tous ses adversaires. C'était l'abbé Perché, que cet événement mémorable classait au faite des orateurs et des écrivains de la Louisiane.

Loin de moi la pensée de vouloir rappeler des jours néfastes pour la religion catholique en Louisiane ; mais je ne puis m'empêcher de citer les noms d'Alexis Robert, de Joseph Jamey, d' Aimé Willoz, d'Octave de Armas, de Joseph Lombard, de monsieur d'Aquin, et des autres braves qui firent un bouchier de leurs poitrines pour protéger l'abbé Perché, dont la vie même fut un instant menacée. Il fallait de la virilité à cette époque pour être clérical.

L'abbé Perché triompha du schisme. C'est le plus grand acte de sa vie.

Pour établir ce triomphe sur de fortes assises, il fonda LE PROPAGATEUR CATHOLIQUE. La presse est une puissance dans notre siècle. Elle est l'arme principale des ennemis du catholicisme. Il était donc sage de se servir de la même arme pour les combattre.

Il fallait aussi grossir les rangs de la petite phalange, qui avait si vaillamment défendu l'abbé Perché. Il fallait surtout faire des catholiques capables de défendre ou d'expliquer leurs croyances, quand, dans la société, celles-ci sont attaquées. Ce fut la raison d'être de la Société de la Propagation de la Morale Chrétienne, créée par l'abbé Perché, et qui a fait tant de bien à la religion en Louisiane.

Le calme revenu, l'abbé Perché reprit le cours de ses prédications,

et continua à diriger les Dames Ursulines, jusqu'au jour où il fut appelé, le 1er mai 1870, à succéder à Mgr Odin, comme chef du diocèse de la Nouvelle-Orléans.

Son grand esprit de charité, sa bonté d'âme ont suscité, pendant le cours de son administration, de graves difficultés financières, qui ont été pour lui une source de douloureuses tribulations.

Voilà la vie de l'homme qui vient de descendre dans la tombe. Il était, a dit Léon XIII, "la gloire de la France en Amérique." Il en était assurément le plus brillant prédicateur français. Il s'était fait Louisianais de cœur et d'âme.

C'est une grande figure dans l'épiscopat catholique ; c'est une belle intelligence qui vient de s'éteindre. C'est une vie bien remplie qui s'achève. C'est une âme d'élite qui remonte dans les cieux.

C'est un ami surtout que je perds et que je pleure.

PAUL-EMILE THÉARD.

— 000 —

[Pour l'Album des Familles]

Sir CHARLES TUPPER,

K. C. M. G., C. B.

HAUT COMMISSAIRE CANADIEN A LONDRES

PAR

CHARLES THIBAUT, écrivain,

Avocat et Publiciste.

(Suite)

XVIII

1867.—*Ministère Macdonald.—Tupper en Angleterre.—Titres et décorations anglaises.*

Sir John A. Macdonald, appelé par Lord Monk, alors gouverneur, à former la première administration sous la Confédération, s'était entouré des hommes les plus capables, et spécialement de ceux qui avaient pris une part active pour arriver au nouvel état de choses. Sir George Cartier, Sir Hector L. Langevin,

l'hon. sénateur Chapais, Sir A. T. Galt, Sir Léonard Tilley, les Hons. Peter Mitchell, Howland, W. McDougall, Sir Edward Kenney, Sir John Rose et l'Hon A. G. Archibald firent partie du cabinet. Le Dr Tupper, par un motif honorable, refusa d'entrer dans le cabinet, à cause de la position particulière que sa province venait de lui faire, en envoyant aux communes du Canada, une députation exclusivement composée d'adversaires de la confédération. Le député de Cumberland, afin de rendre justice à la minorité catholique, s'était effacé en faveur de Sir Edward Kenney, représentant alors cette minorité, en parlement. En effet, le Dr Tupper était le seul unioniste élu ! Pendant les débats de la première session, M. Howe, essayant de tourner en ridicule la position isolée du chef confédéré de la Nouvelle-Ecosse, dans la chambre des communes, le Dr Tupper fit une très heureuse réplique à ses cuisantes remarques ; et, il prédit au vieux tribun, qu'à la première occasion favorable, le peuple, revenu à lui-même, après mûre délibération, se rangerait sous la bannière confédérée et que dans un avenir très prochain, une majorité des délégués de la Nouvelle-Ecosse, se verrait dans cette chambre, rangé autour de lui ; ce qui arriva en effet, peu d'années après. En 1878, le Dr Tupper revint triomphant de l'épreuve électorale, appuyé d'une grande majorité des représentants de sa province. Et chose plus invraisemblable encore, c'est que M. Howe lui même, le 30 janvier 1869, acceptait la position de Président du conseil privé, dans l'administration MacDonald ! Tant il est vrai, qu'en politique, les adversaires d'hier sont les alliés de demain. Du reste, les circonstances modifient les opinions des hommes ; il n'y a que les idiots et les fous qui aient des idées absolument fixes. Cependant, M. Howe ne s'était pas rangé tout de suite sous l'étendard confédéré. Froissé et humilié de ce que d'autres avait réussi à mener à bonne fin une mesure qu'il avait avoué lui-même, et qu'il n'avait pas poursuivie à cause de sa versatilité de caractère, M. Howe avait continué, après 1867, son agitation, en faveur du rappel de

l'acte fédératif, pour sa province. Dans ce dessein, il avait même traversé l'océan et était allé seul avec un fort parti, en Angleterre, en faveur de ses prétentions. Le gouvernement canadien, sachant l'influence légitime dont le Dr Tupper jouissait auprès du cabinet de St. James, le chargeait d'aller défendre la confédération, contre les attaques de M. Howe ;—Les deux vieux adversaires se retrouvaient en présence à Londres. Sir Charles fit une visite amicale à M. Howe. Ces deux hommes, toujours en opposition l'un à l'autre, s'attiraient mutuellement, s'aimaient peut-être, sans s'en expliquer la cause ; il y a entre certaines natures des analogies mystérieuses, des sympathies secrètes ; Le talent provoque l'admiration ; de l'admiration à l'amitié, la transition est naturelle. D'ailleurs, M. Howe rendait souvent justice à ses adversaires. Après sa défaite, en 1855, il répondait à un ami d'Halifax qui lui demandait quel était ce Docteur Tupper qui venait de le vaincre dans Cumberland ? " Qu'il le connaîtrait assez vite et que ce Dr Tupper serait bientôt le chef du parti conservateur de la Nouvelle-Ecosse." Howe, cette fois, voyait juste. La mission du Dr Tupper eut encore, en cette circonstance, un plein succès. M. Howe dut revenir découragé et presque converti à l'idée de confédération ! ce fut la fin de l'agitation anti-confédérée. Depuis lors, il n'y eut plus d'opposition sérieuse au nouvel état politique, inauguré en 1867.

Une circonstance particulière fournit au Dr Tupper l'occasion de manifester ses sentiments de loyauté et de justice envers les Canadiens. Pour récompenser les grands mérites de Sir John et de Sir George Etienne Cartier, le gouvernement leur avait octroyé des titres et des décorations. Malheureusement l'on avait offert à Sir George un titre moins élevé qu'à son ami et collègue Sir John ! Ce qui avait blessé profondément le chef des Canadiens français. Sous l'empire de cette humiliation, avec cette franchise qui le caractérisait, Sir George écrivit au cabinet de St. James une lettre vive, concise, franche et digne, pour motiver son refus d'accepter le titre de C. B. dont on voulait dédaigneusement le grati-

fier. L'Angleterre, bien que fidèlement servie par les canadiens-français, c'est souvent montrée particulière à leur égard. Le temps, qui est un maître unique, lui enseignera un peu plus de justice ; du moins espérons le. Sir John et Sir George étaient non-seulement les chefs d'un grand parti, des hommes de génie supérieur, mais encore les plus fidèles sujets de l'Angleterre. Côte à côte, vingt ans durant, ils avaient livré des combats gigantesques en faveur du maintien des institutions Britanniques en Canada, pendant laquelle période un nombreux parti se prononçait en faveur de l'annexion avec la république voisine, surtout en 1848.

L'on était tellement habitué à voir ensemble ces deux hommes célèbres qu'on les avait baptisé du nom de "*Frères Siamois*." Dans ces circonstances, le Dr Tupper étant alors à Londres et jouissant d'une grande considération auprès du comte de Carnarvon, suggéra à ce dernier, un moyen de réparer l'injure que l'on avait faite aux Canadiens dans la personne de leur chef aimé : C'était de lui décerner le titre de Baronet, supérieur même à celui de C. C. B. accepté par son collègue.

L'on accorde ce titre qu'avec une grande prudence, car le premier enfant mâle du baronet hérite de son titre ; or, il convient pour cela, de posséder une certaine fortune et de tenir un certain rang dans la société. Ainsi, comme les grandes fortunes sont rares, en ce pays, il y a très peu de baronets. Dans le cas de Sir George, il n'y avait pas d'obstacle, car il n'avait pas de fils pour lui succéder. C'est ce que Sir Charles avait fait valoir auprès de son ami, le comte de Carnarvon ; En conséquence, Sir George fut créé Baronet.

Ainsi, le Dr Tupper continuait ses traditions d'amitié et de justice envers la minorité. Il acquit, par là, un nouveau titre à la reconnaissance de tous les Canadiens ; il est si rare de les voir recevoir leur part légitime de faveurs, de droits ou de privilèges ! Il est si rare, surtout, de leur trouver des défenseurs à l'étranger ! Pour ne plus revenir sur cette question de titre, disons tout de suite, que Sir Charles, déjà créé compagnon du Bain, en 1867,

fut fait chevalier commandeur de St Michel et de St George, le 24 mai 1879, en même temps que MM. Tilley, A. Campbell, W. P. Howland, R. Cartwright et Sir Narcisse F. Belleau, homme distingué, patriote éprouvé, qui a eu l'honneur d'être le premier Lieutenant-Gouverneur de sa province, depuis la cession de cette dernière à l'Angleterre. Etant donné que ces décorations sont octroyées au talent et au mérite, l'on admettra que Sir Charles les avait surabondamment gagnées.

XIX

Sir Charles Tupper et Mgr Hannan

Les partis politiques dans Ontario, au Nouveau-Brunswick et à la Nouvelle-Ecosse ne sont pas exactement divisés comme ils le sont dans la Province de Québec ; les questions en jeu n'y étant pas les mêmes. Aussi, le clergé qui, en général, est favorable au gouvernement libéral-conservateur d'Ottawa dans toutes les parties de la Puissance, est-il neutre quand il s'agit des administrations locales. Quand un parti religieux possède la thèse, ou la vérité une et indivisible, il ne doit jamais l'abandonner pour la synthèse ou la vérité morcellée. Mais la situation des catholiques est telle, dans les provinces où ils sont en minorité, qu'ils sont obligés d'y rechercher des alliances avec les partis qui les favorisent davantage. Mgr Hannan, successeur de feu Mgr Connolly, favorisait le parti opposé au Dr Tupper, dans la Nouvelle-Ecosse. Sir Charles, par sa conduite impartiale envers la minorité, avait conquis l'estime et l'admiration du nouvel Archevêque d'Halifax. Et, à l'occasion de sa décoration comme Chevalier-Commandeur de St Michel et St Georges, Mgr Hannan écrivit à ce dernier, une lettre de félicitations qui établit clairement toute l'estime que portait l'illustre Prélat à l'hon. ministre des chemins de fer, bien que ne partageant pas ses opinions politiques. Il constate, une fois de plus, ce qui a été souvent répété dans le cours de cette biographie, que Sir Charles s'est toujours efforcé de rendre justice aux catholiques de la Nouvelle-Ecosse, dans toutes les circonstances.

Cette lettre est un beau témoignage qu'il convient d'insérer ici :
Ev d'Halifax, N. E., le 13 juin 1879.

" MON CHER MONSIEUR,

" Je crains que vous n'attachiez pas une grande importance à mes félicitations les plus cordiales, à l'occasion du grand honneur que l'on vient de vous faire, vu surtout, que j'inclus dans ces félicitations certaines autres petites questions de peu d'importance. Cependant, je puis, en toute sincérité, vous assurer que je me réjouis grandement de vos éminents succès et des marques distinctives que la faveur royale vous décerne.

" J'étais absent de cette province, depuis plusieurs jours, et ne savais rien de cet heureux événement, autrement je vous aurais écrit, depuis longtemps, pour vous en féliciter, tout en priant le ciel qu'il vous accorde encore de longs jours, afin de régulariser toutes les affaires de la Puissance et d'y présider.

" Je dois dire, avec candeur, que depuis que j'eus l'honneur de vous rencontrer, par affaires, en 1860, en votre qualité d'homme public, je vous ai toujours trouvé, en chaque circonstance, désireux d'accomplir les vœux raisonnables de mon prédécesseur, de moi-même et des catholiques, en général.

Et à cause de cela, aussi, je suis content que vous ayez été choisi pour la réception d'honneurs et de distinctions dont j'espère vous jouirez longtemps.....

" Vous offrant de nouveau mes plus chaleureuses félicitations,"

" Je demeure
" Votre plus dévoué serviteur

" M. L. HANNAN
" Arch. d'Halifax."

Hon. Sir Charles Tupper, }
ministre des Travaux }
Publics, Ottawa, Ont. }

— 000 —

Critique

[Pour l'Album des Familles]

LA VALLEE DE JOSAPHAT. (1)

Monsieur le Rédacteur,

A propos du compte-rendu, publié dans la *Minerve*, d'une conférence que j'ai donnée il y a quelques jours à l'Union Catholique, sur la " Vallée de Josaphat ", M. l'abbé Provencher me reproche d'induire le peuple en erreur au sujet de traditions qu'on peut à la rigueur contester sans tomber dans l'hérésie, mais que des catholiques sincères et surtout des prêtres ne peuvent révoquer en doute sans donner des preuves. L'accusation est grave, et comme elle n'est nullement fondée, j'espère que ce vénérable monsieur voudra bien la retirer.

Quatre choses sont reprochées :
1^o " D'après la *Minerve*, l'arcade de l'*Ecce-Homo* et la maison de Sainte-Anne seraient dans la vallée de Josaphat. "

Où trouve-t-on cela dans le récit de la *Minerve* ? nulle part ; c'est une pure invention et je passe outre. Le rapporteur a simplement omis, entre autres choses, de mentionner la porte Saint-Etienne pour faire sortir notre correspondant.

2^o " D'après la *Minerve*, le Mont des Oliviers, le Mont du Scandale et le Mont Sion appartiendraient à la vallée de Josaphat. " Le compte-rendu est absolument muet sur ce point ; ou plutôt le journal indique d'une manière non équivoque que ces montagnes ne font pas partie de la Vallée. Encore une invention gratuite.

Le correspondant m'apprend à ce sujet qu'une montagne n'est pas une vallée ; aucun autre que lui ne s'est mépris là-dessus à l'occasion de ma conférence ; mais ce qu'il fera bien de retenir lui-même, c'est

(1) Réponse à l'article critique de M. l'abbé Provencher, inséré dans l'*Album des Familles* du 1er mai 1883, page 142. Nos regrets de n'avoir pu publier cette réponse avant ce jour.

qu'une vallée n'est pas une plaine, non plus, que c'est plutôt un espace resserré entre des montagnes ; or est-il facile en décrivant un espace resserré de ne pas parler aussi des élévations qui le resserrent ? qu'ai-je fait de plus, et que dit de plus le compte-rendu ?

De ce que des bords du Cédron, il m'a plu de gravir le Mont des Oliviers pour en visiter les sommets et les penchans, suit-il de là que j'aie voulu faire prendre à mes auditeurs une montagne pour une vallée ?

Ou bien, ce monsieur est-il scandalisé parce que, prenant pour sujet "La Vallée de Josaphat," sans m'astreindre exclusivement à ce que ce titre annonçait par lui-même, j'ai osé parler des hauteurs qui dominent la vallée, la circonscrivent ou dont les pentes lui appartiennent.

C'est donc chose bien étrange que la digression.

Supposons que j'intitule ma prochaine conférence : "Le Jourdain" ; devrai-je ne décrire que le cours du fleuve et les eaux qu'il jette dans la Mer Morte ; ne pourrai-je parler de ses rives sans m'exposer à confondre des arbres avec un fleuve ?

Du reste, la Vallée de Josaphat s'appelle aussi "Vallée des Montagnes."

J'aurais pu prendre ce nom, et dès lors j'avais non-seulement le droit, mais l'obligation de parler des Montagnes qui dominent la Vallée.

Depuis quand, pour contempler un tableau, faut-il en cacher le cadre si beau, si intéressant que puisse être ce dernier ?

Ces deux premiers reproches sont dirigés contre le compte-rendu, et sont absolument dépourvus de raison d'être ; le récit de la *Mi-nerve* était nécessairement incomplet, voilà tout ; comment peut-on résumer sans laisser de côté bien des détails, une description topographique ?

3^e Les deux autres accusations me sont personnelles.

Jusqu'à présent, on le voit, les traditions ne sont nullement en danger ; voyons qui cherche à les détruire, si c'est moi ou le correspondant du *Canadien*.

Il me reproche cette phrase :

"Les arbres dix-neuf fois séculaires qui ont été arrosés du sang du Sauveur."

Accordant son respect à ces oliviers, le correspondant ajoute : "Je ne vois pas comment on peut dire qu'ils ont été arrosés du sang du Sauveur, et surtout si nous tenons à la tradition que Jésus-Christ ait souffert son agonie dans la grotte et non sous les arbres du jardin."

Si ce monsieur veut dire que chacun de ces huit arbres n'a pas reçu, sur son tronc ou son écorce, d'une manière immédiate une certaine quantité de sueurs et du sang de N. S., son langage est bien matériel, mais on ne saurait contester l'exactitude.

Si, au contraire, il refuse à la terre qui nourrit ces arbres le privilège d'avoir été arrosée du sang et des sueurs du Sauveur, je le laisse à son opinion et je maintiens ma phrase.

Notons d'abord que la critique rejette ici une tradition que je soutiens ; ce n'est donc pas moi qui conteste l'authenticité d'une croyance, laquelle, je le prouverai tout à l'heure, est admise généralement.

En second lieu, il n'oppose à cette tradition qu'une raison conditionnelle et douteuse.

Enfin, admettant même que cette condition devienne une chose certaine, elle laisse parfaitement intacte la tradition énoncée dans la phrase qu'il me reproche.

En effet il faudrait prouver de plus, qu'au temps de la Passion, la grotte de l'agonie n'était pas renfermée dans le jardin ; or le texte même de l'Évangile indique précisément le contraire ; de telle sorte que le Sauveur souffrant son agonie dans la grotte, l'a, par le fait même, soufferte dans le jardin, ou il a sué sang et eau. (P. Richard).

Il faudrait soutenir encore, ce qui est très invraisemblable, que le Sauveur, agonisant dans la grotte, en dehors du jardin faisait cesser ses sueurs de sang et d'eau juste au moment, et pour le temps, où il venait réveiller les apôtres endormis sous les arbres. (Cath. Emmerich.)

À moins que le correspondant n'établisse ces différents faits, je continuerai à croire, sans imposer à personne cette croyance, que N. S. a sué sang et eau dans le jardin

qui renfermait la grotte et les arbres, et que, par conséquent, la terre qui porte ces oliviers a été arrosée des sueurs divines du Sauveur.

Voir (Corn. a Lap-in Math.)

Pour moi, d'ailleurs, les autorités qui appuient cette tradition sont plus que suffisantes pour me faire rejeter la raison conditionnelle apposée par mon critique.

Voici ce que dit le Frère Lievin, franciscain : "Ces arbres ont été nourris dans une terre arrosée des pleurs et du sang de l'Homme-Dieu pendant cette nuit si lugubre.... 18 siècles et plus se sont écoulés déjà depuis cette grande nuit, et néanmoins ces derniers témoins de l'agonie du Sauveur.... etc"

J'ai eu l'avantage d'avoir ce religieux pour guide en Terre Sainte ; il y a 21 ans bien comptés qu'il conduit les pèlerins aux différents sanctuaires ; mieux que personne il est en état de connaître les traditions qui s'y rattachent.

2^e Autre citation. Ces vieux arbres..... la tradition les fait remonter jusqu'au temps de Jésus-Christ : de la sorte ils auraient vu les douleurs de l'Homme-Dieu et recueilli sur leurs racines vénérables ses larmes et ses sueurs de sang... ils ont couvert de leur ombre les divines agonies de Jésus... (Jérusalem et la Terre Sainte par l'abbé G. D.)

3^e Écoutez Mgr Mislin, prélat, qui a fait plusieurs fois, en savant chrétien, le pèlerinage des lieux saints et dont le magnifique ouvrage est entre les mains de tous. "Ceux-là mêmes qui refusent à ces arbres une si haute antiquité, ne peuvent nier qu'ils ont été nourris dans une terre arrosée des pleurs et du sang de Notre-Seigneur. Aujourd'hui ils sont au nombre de huit."

4^e Le Père Géramb, trappiste, et auteur classique pour le pèlerin de Terre Sainte, dit : "Quand ces arbres n'auraient sur ceux de la même espèce d'autre avantage que celui d'avoir puisé leur sève dans une terre arrosée de la sueur et du sang du Fils de l'Éternel souffrant pour l'homme coupable, il y en aurait assez pour fixer l'attention du chrétien."

"C'est dans le jardin de Gethsémanie, dit le P. Giraud, dominicain,

que J. C. sua sang et eau et fut arrêté par les Juifs. ”

Je pourrais multiplier les textes, ceux que j'ai cités suffisent pour me donner le droit de conclure en faveur de la tradition que j'ai rapportée et contre laquelle réclame le vénérable Abbé Provencher.

Et d'une ; voilà comment le correspondant prouve que je cherche à induire le peuple en erreur au sujet de l'authenticité des traditions. C'est lui qui les combat, avec Mark Twain et Madame de Gasparin.

Moi j'aime mieux le P. Giraud, Mgr Mislin, le Frère Siévin, Gingras, Beck, et autres en grand nombre.

4e reproche.

C'est le plus terrible de tous, il a trait à cette phrase qui met en péril la foi de notre population si religieuse et si croyante : “ Il est raisonnable de croire que J. C. doit venir juger les hommes à l'endroit même où il a été jugé par les hommes. ”

Le correspondant trouve que cela n'est pas raisonnable, et pourquoi ?

S'il doit en être ainsi, dit-il, “ comment peut-on dire que le jugement se fera dans la Vallée de Josaphat, J. C. ayant été jugé d'abord par Caïphe et Anne sur le Mont Sion, et ensuite par Pilate sur le Mont Moriah. ”

Je pourrais bien retourner l'argument, et dire que précisément, le Mont Moriah est une des hauteurs qui dominent la Vallée de Josaphat ; que le Mont Sion et le Mont Moriah ne sont que deux parties d'une même montagne ; je pourrais ajouter que si le correspondant veut parler de sentence juridique, d'un jugement qui a été la cause prochaine de la mort du Sauveur, c'est Pilate seul qui l'a porté ; que Caïphe et Anne n'eurent rien à y faire : s'il parle de ces jugements éloignés qui ont amené la Passion, Caïphe en a prononcé un sur le Mont du Mauvais Conseil, qui n'est guère éloigné de la Vallée de Josaphat ; le Père éternel en a porté un autre par le ministère de l'ange présentant le calice au Sauveur dans la grotte de l'agonie, au fond de la Vallée de Josaphat, les Juifs et les princes des prêtres jugeaient à qui mieux mieux le Sauveur quand ils s'en emparaient au jardin

des Olives, dans la Vallée de Josaphat, etc., etc

Enfin il serait peut-être à propos de faire remarquer à ce monsieur, pour le tranquilliser, que la phrase incriminée n'a nullement la prétention de déterminer un point mathématique quelconque ; etc., etc. A quoi bon si longtemps discuter ? si le correspondant trouve que cette parole touche presque à l'hérésie et tend à induire les autres en des erreurs funestes, qu'il l'arrache des œuvres du célèbre P. Nau, jésuite, où Chateaubriand l'a trouvée pour la citer avec éloge ; ce qu'ont fait depuis, beaucoup d'auteurs très catholiques.

Il est agréable de voir que l'on s'occupe plus que jamais de critique en ce pays ; ce ne peut être que fort avantageux pour tout le monde ; mais il importe avant tout, pour n'induire personne en erreur, de ne faire cette critique qu'en s'appuyant sur des données incontestables.

Je résume : La tradition qui a trait au jardin des Olives, et dit que les arbres de ce jardin ont été arrosés du Sang du Sauveur, est appuyée sur le texte sacré, reçue et acceptée avec le plus grand respect par les auteurs catholiques. Celle qui concerne le jugement universel dans la Vallée de Josaphat est plutôt une croyance populaire très répandue qu'une véritable tradition ; cependant comme l'ont dit avant nous des auteurs catholiques, il est raisonnable de croire que Jésus-Christ doit venir juger les hommes là où il a été jugé par les hommes.

L'Abbé J.-M. EMARD.

— 000 —

La nécessité de l'étude.

Jennes gens ! que votre intelligence se nourrisse d'idées saines et fortes ; que l'étude et la réflexion bien conduite vous donnent un jugement droit, une raison ferme, et faites-vous, par la correction et la gravité de vos habitudes, un caractère calme et puissant, maître des autres parce qu'il le sera de lui-même.

Mgr DUPANLOUP.

— 000 —

Histoire.

[Pour l'Album des Familles.]

MEADOW BANK,

Villa du lieutenant Colonel

ANDREW STUART,

Sillery, près Québec.

En 1865, parut, sous le titre emblématique de *Maple Leaves*, une série d'esquisses des sites historiques et de ces somptueuses villas, qui ceignent comme d'une verte guirlande les abords pittoresques de notre vieille cité, à Sillery, à Ste-Foye, à la Petite Rivière St-Charles, à Beauport, etc.

Ces esquisses, à la demande de quelques amateurs, ont été rééditées, revues et augmentées dans le volume que je publiai en 1881 : **PICTURESQUE QUEBEC.**

Si l'on est curieux de savoir où j'en ai puisé les matériaux, je dirai d'abord, dans les palpitantes relations des sièges de 1690-1759-1775 ; puis, en fouillant dans des liasses de lettres de famille, de vieux mémoires surtout ; en examinant les titres primitifs de concessions et les actes notariés, translatifs des propriétés mis à ma disposition par les propriétaires du sol, lesquels documents étaient quelquefois accompagnés de plans et devis, portant la signature d'arpenteurs royaux, etc. J'ai pu me convaincre, — je l'exprimai alors, — que le temps viendra où les Sulte, les Bois, les Verreau et consorts ajouteront des décors, quelques ornements au majestueux temple de l'Histoire Canadienne érigé par Garneau, Bibaud, Ferland, Faillon. Il me plaît de croire qu'il reste encore bien des silhouettes à tracer dans nos galeries historiques, des souvenirs intimes à intercaler dans nos annales, des aperçus nouveaux, pleins d'actualité à y ajouter.

Il en est même qui osent dire que la tâche de l'historien du Ca-

nada, n'est encore qu'à moitié remplie !

Quand le dépôt des archives, à Ottawa, aura atteint les dimensions d'une œuvre nationale ; quand l'on aura recueilli dans les archives d'outre-mer les innombrables lambeaux dispersés de notre histoire, nous nous rendrons compte, alors, d'événements qui nous semblent assez obscurs aujourd'hui ; nous pourrions comprendre les vicissitudes qui assaillirent ceux pour qui l'issue de la bataille des plaines d'Abraham fut le signal du départ.

Que de mutations parmi les grands propriétaires ! que de comptoirs fermés à Québec et à Montréal, en 1759, à expliquer !

J'entends consigner ici quelques renseignements..... renseignements recueillis en partie dans ces vieux titres de propriété que je viens d'indiquer.

Commençons par Belmont, maintenant la *Maison de Santé*, tenue par M. WAKEHAM, sur le chemin Ste-Foye, jadis le gai château des Caldwell, plus tard le domaine de M. J. W. Dunscomb. Ce monsieur ayant bien voulu me donner, dans le temps, communication de ses papiers de famille, j'y ai lu que ce beau et vaste domaine (dont il céda une partie vers 1860 pour le Cimetière Belmont) avait été à l'origine concédé par les RR. Pères Jésuites, en 1649, à M. Godfroy ; il s'étendait de la Grande Allée jusqu'au bois Bijou, au nord.

Le 28 sept. 1670, par acte devant Romain Baquet, notaire, le tout passait au célèbre Intendant Jean Talon. Peu de temps après la cession, cette propriété échéait au juge en chef Wm Gregory, dont les mémoires du temps nous ont donné un portrait peu flatteur. En 1765, M. David Alves, de Montréal, le cédait moyennant £500 (ce chiffre de nos jours représenterait au moins £1000) au général James Murray, le premier gouverneur anglais de Québec.

Murray possédait aux environs une riche métairie nommée *Sans bruit*, où son fermier, d'après une

annonce (*) dans la *Gazette de Québec*, en 1768, recevait moyennant \$2 par mois, les vaches de Québec, comme l'on dit vulgairement " pour pacager. "

Sans bruit, passa plus tard à un des amis du général anglais, le col Caldwell,

En 1775, un des premiers actes du général de brigade Richard Montgomery fut de prendre possession de la maison du général Murray, à Ste-Foye, et d'y héberger les hordes affamées des Bostonnais, envahisseurs de notre sol. Au reste, Richard Montgomery devait connaître personnellement Murray, puisqu'en 1759 il était lieutenant au 17^e régiment de sa Majesté George II, et faisait la campagne du Canada, mais sous Amherst, sur les lacs.

Il est probable que la jolie résidence de M. Robert Cassels, *Holland House*, appartenait aussi, en 1762, au général Murray.

L'estimable Jean Taché, l'époux de Marie Anne Jolliet, de Mingan, petite-fille du célèbre découvreur du Mississipi, Louis Jolliet, s'était fixé en cet endroit dès 1740.

En 1775, Montgomery y avait ses quartiers généraux. On trouve dans la *Vi^e de Washington*, écrite par Jared Spais, des lettres de Montgomery au Congrès, datées de *Holland House*.

En 1780, le site appartenait au major Samuel Holland, officier de génie et arpenteur distingué. Il expirait en 1799 ; la maison porte encore son nom : *Holland House*.

Revenons à Belmont. Trois générations des Caldwell allèrent s'asseoir sous ses lambris fastueux : bien des *Plum Puddings* savoureux ont dû prodiguer leur fumet à Noël, dans la vaste *salle à dîner* d'autrefois, là même où M. Wakeham héberge ses pensionnaires ; d'abord le chef du clan, l'honorable Col.

(*) " John King, living on general Murray's farm at *Sans bruit*, having the best pasturage for cattle in the neighborhood during the summer, well watered by several runs, informs all those who may choose to send him their cows; that they will be well taken care of, and that he will send them down to town every morning at six o'clock who will bring them home every evening between five and six. The price will be two dollars for the summers to be paid said King on St Michael's Day. " — (*Québec Gazette*, 5 April 1758.)

Henry Caldwell, assistant-quartier-maître du général Wolfe et commandant des milices anglaises, à Québec, en 1775, pendant l'invasion des Bostonnais. Un mot sur lui en passant.

Pour reconnaître la loyauté robuste et les services militaires du col. Caldwell, la métropole lui octroya plus tard un brevet de receveur-général. Le traitement, pour un personnage de son importance, était, il faut l'avouer, absurdement exigu : £500 pour lui, son secrétaire, ses frais de bureaux. Mais il y était attaché, paraît-il, une condition qui lui permettait de se tailler des rentes — de fortes rentes mêmes. Il était indépendant de la Législature, pourvu qu'il honorât les traites tirées sur le trésor, il n'avait de compte à rendre à personne en Canada.

C'est précisément sur ce point que le col. Caldwell, et plus tard son fils, Sir John Caldwell, eurent maille à partir avec l'ancienne chambre. M. Papineau ne voulut jamais interpréter la patente des Caldwell à leur point de vue. *Inde ira*. La mort vint réclamer le *martial* receveur général en 1810, il y avait dans ses comptes une bagatelle de déficit : £40,000 !!! Son fils promit de rectifier cette irrégularité et lui succéda. Hélas ! la place n'était plus tenable. En 1823 — la chambre d'assemblée le força à résigner — le déficit s'élevait à £106,797. Pour liquider la réclamation de la province, un jugement de la cour ordonna vente au profit de la caisse publique de sa vaste seigneurie de Lauzon, profonde de six lieues et large d'autant, pour £40,500 : les revenus annuels de cette seigneurie ont suffi pour tout solder. Qui nous redira les scènes joyeuses, les fêtes champêtres pendant la belle saison sous les dômes verdoyants de Belmont, au temps des Caldwell ; ou, un siècle plus tôt, au temps de Talon, quand le paillon fleurdelisé flottait sur les bastions de Québec !

Les généraux Murray et Amherst, les Caldwell, les Holland n'étaient pas les seuls pris de ce que les Anglais appellent *earth hunger*, convoitises de biens-fonds.

Le secrétaire de Murray en 1762, M. Cramahé, était atteint du même mal.

Quelques années plus tard, en 1780, un militaire assez distingué, le général Henry Watson Powell, avait acquis le domaine vice-royal d'aujourd'hui, qu'il nomma *Powell Place* et qu'il posséda jusqu'en 1796.

Hector Théophile Cramahé, secrétaire du gouverneur Murray, devint plus tard lieutenant-gouverneur.

Ce brave suisse profita donc du départ des Français pour faire à Sillery l'acquisition d'un des plus beaux et des plus vastes domaines de l'endroit. A en juger d'après l'inventaire détaillé, annexé à l'acte de vente que nous avons par devers nous, ce n'était pas une "terre d'habitant" mais évidemment une belle métairie, abondamment pourvue de chevaux, de vaches, de moutons, etc. Entre autres objets de luxe, en ces temps primitifs, il est fait mention à l'inventaire "d'une glacière;" les seigneurs seuls, nous pensons, en 1762, se construisaient des glacières pour *frapper* leurs vins ou préserver leurs viandes fraîches.

Il est vrai que le propriétaire qui décampait pour la belle France était un seigneur,—un haut et puissant seigneur—un chevalier de l'ordre royal et militaire de St Louis: Joseph Gaspard Chaussegros de Léry. L'acte de vente passé devant Sanguinet et Panet, notaires, porte pour date 16 sept. 1762.

Son Excellence H. T. Gramahé était donc riche propriétaire à Sillery, en 1762; aussi, en 1775, comme on le verra en feuilletant la relation du siège de Québec, écrite par un témoin oculaire et un des envahisseurs de notre sol en 1775, Joseph Henry, âgé de 17 ans, volontaire sous Arnold et prisonnier de guerre, pendant quelque temps, dans la prison militaire appelée Dauphine, près de la porte St Jean, plus tard, prisonnier de guerre dans l'ancien couvent des Recollets, jusqu'à la fin d'août 1776. Il devint juge plus tard.

Cette intéressante relation forme un volume de près de 200 pages; et, comme il est excessivement

rare, le gardien de la bibliothèque de la Société littéraire et historique de Québec a ordre de le tenir sous clef.

■ ■

Au fur et à mesure que les compagnons attristés de Montcalm et de Vaudreuil s'embarquaient pour la vieille France, nous avons vu de hauts personnages venus avec ou à la suite de Wolfe, acquérir, moyennant finance, les plus beaux domaines dans les environs de Québec: les conquérants, ici, ne firent pas de confiscations à la mode européenne. Au reste, les articles de la capitulation s'y opposaient.

L'Angleterre, en 1683, avait restitué Québec à la France, après l'avoir occupé près de quatre ans; en agirait-elle de même en 1759? Cela semblait peu probable.

• La perte du Canada était un embarras de moins pour les Français.

A la cour de Louis XV, on s'en fichait comme de l'an quarante. "Qu'importait les quinze mille arpents de neige perdu pour la France," enfin le roi et madame Pompadour dormiraient tranquilles.

Cependant, le cas où le Canada serait rendu, méritait considération. Parmi les émigrants, il y avait des gens prudents, fort prévoyants même: de ce nombre était le Sieur Joseph-Gaspard Chaussegros de Léry,—riche propriétaire à Sillery. On trouve au contrat de vente du 16 sept. 1762, où il est représenté par son procureur, "M. Jean Marc Landriève, commissaire préposé à l'embarquement des Français en cette colonie," on trouve, dis-je, une clause stipulant que si le Canada est retenu par l'Angleterre, ce sera une vente, moyennant le prix de 12,000 livres. Si au contraire le Canada est rendu à la France, ce ne sera qu'un bail, dont la rente représentera l'intérêt des douze mille livres capitalisées à 6 p. c.

Parmi les titres de propriété que feu M. John Porter a légués, au propriétaire M. Andrew Stuart, il se trouve un acte de cession ancien, datant du 23 janvier 1652, celui de Gilles Esnart, le premier concessionnaire. Il appert aussi que les

anciens voisins, les Hamel et les Routhier, se dessaisirent par divers actes de vente entre 1735 et 1740, de plusieurs lots, au profit des auteurs des propriétaires actuels: entre autres titres translatifs de propriété, l'on voit celui du 6 avril 1740, où Antoine Routier et son épouse vendent une terre au Sieur Joaquin dit Philiber. Qui était ce Joaquin dit Philiber de 1740?

Était-ce le même Joaquin dit Philiber, qui, en 1735, posait la première pierre de l'antique édifice plus tard *Freemason Hall*, la salle des Francs-maçons, sur le site duquel est érigé le Bureau de Poste actuel, rue Buade?

Cela nous fournirait-il la clef de la mystérieuse inscription du chien "Qui ronge l'os"..... laquelle inscription intrigue les antiquaires de temps immémorial: elle existait à coup sûr le 18 septembre 1759, quand Québec capitula, puisque le capitaine John Knox, un des officiers de Wolfe, la reproduit intégralement au Tome II de son journal du siège.

Laissons au juge Henry (1) la tâche de nous décrire les rares aptitudes de sa "bande de héros," les congréganistes (2) pour vider les caves, les salons, les écuries et les poulaillers des Royalistes de Québec, insensibles aux charmes de la liberté:

"La petite armée d'Arnold avait retraité à la Pointe-aux-Trembles, le 15 nov. (1775). Le 2 décembre, elle rebroussa chemin, revint vers Québec et atteignit le soir même Ste-Foye....

"Le 12 décembre, officiers et soldats n'avaient d'autres vêtements que des fragments de leurs hardes d'été, celles qu'ils portaient pendant leur désastreuse course: voilà tout

(1) "An accurate and interesting account of the hardships and sufferings of the band of heroes who traversed the wilderness in the campaign against Quebec, in 1775, by John Joseph Henry, Esquire, late President of the second judicial district of Pennsylvania, Lancaster, printed by William Green, 1812."

Henry était né à Lancaster, Pennsylvanie, le 4 juin 1758; il s'enrôla en 1775 à l'âge de 17 ans, comme volontaire dans un régiment levé à Lancaster, et qui devait faire partie de l'armée d'Arnold, alors à Boston; il expira en 1835, entouré du respect de ses concitoyens et de l'amour de ses enfants.

(2) Les mémoires du temps nomment congréganistes les envoyés du Congrès: les choses ont changé.

ce qu'ils avaient pu sauver. Il y avait alors trois pieds de neige.

“ Un beau matin, un individu survint et s'adressant à Simpson, l'officier de garde, il lui dit : Qu'à peu près deux milles en remontant le St-Laurent il y avait une maison de campagne, appartenant au gouverneur Cromie (Cramahe?)—bien pourvue de tout ce qui manquait à l'armée : il s'offrit de nous y conduire. On commanda de suite des carioles. La maison du gouverneur était un élégant logis, coquettement situé sur la rive escarpée du fleuve, à peu de distance d'une (1) chapelle.

“ Bien qu'en plein hiver, le site accusait le goût exquis et l'abondante richesse du propriétaire. La porte était fermée : nous cognâmes ; la porte principale nous fut ouverte par une Irlandaise, un colosse tel que je n'ai jamais rencontré son pareil chez le sexe féminin. C'était la gardienne de la maison : ses réponses à nos questions portaient un certain cachet de franchise et d'affabilité.

“ Elle nous fit entrer dans la cuisine ; une vaste salle bien garnie de ces objets que les bons vivants considèrent indispensables à la jouissance de la vie. Nous y trouvâmes, entassés dans un coin, cinq ou six serviteurs canadiens tremblant d'effroi. En examinant, nous découvrîmes une trappe, par où l'on pénétrait dans la cave. Nos troupiers s'y aventurèrent et firent main basse sur le contenu : tinettes de beurre sans nombre, saindoux, suif, bœuf, lard, poisson, sel : tout devint notre proie. Tandis que nos soldats furetaient dans ce réduit, notre lieutenant y descendit pour hâter les opérations. Quant à moi, on m'avait placé en faction au bout de la trappe ; adossé au mur et mon fusil en joue comme sentinelle, j'avais pour mot d'ordre de surveiller les serviteurs. Ma bonne amie, l'Irlandaise, m'invita réitérément à descendre dans la cave ; son dessein était de nous y enfermer tous.

“ Heureusement sa ruse était trop transparente ; ayant vidé cave et cuisine, nous chargeâmes le

butin dans les carioles, puis, l'on se dispersa à travers les autres appartements ; c'est là que régnait l'élégance. Les murs et les cloisons étaient tapissés avec goût : de belles gravures, des cartes soigneusement tracées, accusaient la main des maîtres. Une superbe vue de la cité de Philadelphie, sur une grande échelle, prise des environs de *Coopers' Ferry* fixa mes regards et me causa quelques remords ; mais la guerre et la science, sur les champs de bataille, se respectent peu ; la science succombe dans le tumulte.

“ Nous fûmes bien plus sensibles aux charmes des lits de plumes douillets, des beaux couvre-pieds, des couvertes roses qui ornaient les dortoirs. Il y en avait à profusion : nous primes le tout. Les angles et les coins dans les carioles servirent de receptacles aux petits articles.

“ Notre cupidité ne put résister à la tentation d'enlever plusieurs douzaines de couteaux et de fourchettes à gaine, d'un fini rare, ainsi qu'un lot de couteaux pour le dessert. D'autres objets de bien moins de valeur, ou d'une petite utilité disparurent également sous l'étreinte avide des troupiers.

“ Dans une salle, en arrière, il y avait un canapé en acajou artistement sculpté, avec coussins moelleux et couverture de soie figurée. Nos carioles étaient surchargées d'effets. Plus de place, pas même pour le canapé... Mais les cousins de soie, nous trouvâmes moyen de les emporter.

“ Ayant débarassé son Excellence de tous les objets pour nous de nécessité première, nous nous mîmes en route, accompagnés des pieuses bénédictions de la gardienne du logis ; elle semblait toute surprise que nous n'eussions pas pris plus d'effets. Peut-être avait-elle ses réserves mentales..... qui sait ? mais ce n'était pas notre affaire.

“ Arrivés près de la Chapelle, nous rencontrâmes une escouade des nôtres — commandés par Morgan : eux aussi, ils venaient faire comme nous. L'officier en charge parut chagriné à la vue de nos dépouilles opimes. Il continua son chemin et acheva de piller la maison et les écuries de ce qui y restait.

“ Grande fut la joie chez nos

soldats qui se partagèrent en frères les objets enlevés.”

Puis le 13 décembre, le juge Henry nous raconte une autre expédition de même nature, et accompagnés des mêmes résultats, qui eut lieu à une autre riche métairie, près de Québec. Tout en condamnant au point de vue de la morale ces brigandages d'une soldatesque effrénée, il se console philosophiquement par le fait — que les *Royalistes (Tories)* seuls de Québec étaient pillés.

Pour la description plus détaillée de *Meadowbank*, voir *Picturesque Quebec*, pages 390-3.

J. M. LEMOINE.

Sillery janvier 1874

— 000 —

LE PAYSAN

Le paysan, qui voit l'hiver
S'abattre comme un blanc fantôme.
Au premier froid qui glace l'air,
S'enferme sous son toit de chaume.

Et là, content, si sa moisson,
Au fond de son grenier abonde,
Il chante son humble chanson,
Dans un oubli complet du monde.

Le laboureur n'est pas méchant ;
L'air qu'il respire rend honnête.
Il sait qu'aux bornes de son champ,
Le désir qu'il poursuit s'arrête.

Voyant son vieux réduit bien clos,
Et du feu dans sa cheminée,
Pour lui, l'hiver c'est le repos.
Le repos après la journée.

Sans regarder quel temps il fait,
Par la vitre de sa chaumière.
Le jour, il s'assied satisfait,
Le soir, il s'endort sans lumière.

Le givre, en ruban festonné,
Au bord du toit coud ses dentelles ;
Mais un matin, tout étonné,
Il entend un chant d'hirondelles.

Alors, sachant qu'il plaît à Dieu
Que la saison d'or soit éclosée,
Pour saluer l'horizon bleu,
Il entr'ouvre sa porte close.

Il neige encor sur le chemin ;
Mais déjà, dans sa joie extrême,
Il bénit le ciel qui, demain,
Rendra fécond le sol qu'il aime.

EUDORE EVANTUREL.

— 000 —

(1) En 1775, il n'y avait à Sillery d'autre chapelle, que celle des Jésuites; celle où le révd Père Emmanuel Masse avait été enterré en mai 1646; un joli petit monument en marque de site.

Astronomie

[Pour l'Album des Familles.]

EXPOSÉ

D'ASTRONOMIE POPULAIRE

ou

VOYAGE A TRAVERS LES PLANETES

PAR

LE DR J. A. CREVIER.

Médecin-Naturaliste.

(Suite)

Chapitre Ier.

La première lunette d'approche paraît avoir été trouvée, au hasard, par le jeu d'un enfant regardant le coq du clocher de Middelbourg, en Hollande, à travers deux verres de lunette ou lentilles biconvexes. C'était en 1606, et cette même année son père Jean Lippershey, fabricant de bésicles, adressa une supplique aux Etats généraux de Hollande, pour demander un brevet d'invention. Ces braves sénateurs firent bien quelques objections impardonnables, entre autres : celles qu'il était désagréable de fermer un œil pendant qu'on regardait de l'autre !..... mais, enfin, ils accordaient 900 florins à Lippershey, à condition qu'il construirait ses lunettes pour les deux yeux ; puis ils lui refusèrent le brevet demandé, parce qu'il était notoire que déjà différentes personnes avaient eu connaissance de l'invention.

Un autre Hollandais, Jacques Métius, semble, en effet, avoir construit une première lunette d'approche en même temps que Lippershey. Remarquons, aussi, que près d'un siècle auparavant, en 1538, Fracastor avait écrit : " Si l'on regarde à travers deux verres oculaires, placés l'un sur l'autre, on voit toutes choses plus grandes et plus proches..... On rapproche la Lune à la distance des cloches." Et ce n'est qu'en 1606 que la première lunette d'approche a été construite.

Il est singulier qu'on ait attendu si longtemps avant d'inventer la

lunette d'approche, car le verre était connu dès la plus haute antiquité. Au couvent de St-Lazare des Arméniens, dans l'île de ce nom, près de Vénise, une momie égyptienne, datant de trois mille ans au moins, était entièrement enveloppée d'un tissu de petites perles de verre bleu.

Dans les ruines de Pompéi on a trouvé des ustensiles de verre datant de plus de dix-huit siècles. On a trouvé dans les ruines de Ninive un cristal de quartz (*crystal de roche*) hexagone plano-convexe, dont la courbure a reçu sa forme sous la roue du lapidaire ou par quelque autre procédé analogue : c'était un ornement en forme de lentille. Voilà du verre qui date de quatre mille ans.

Aristophane, Pline, Sénèque, Plutarque parlent du verre employé chez les Grecs et chez les Romains. Quatre siècles avant notre ère on vendait chez les drogistes d'Athènes des pierres transparentes pouvant servir à allumer le feu à l'aide des rayons solaires. A la même époque, le feu sacré que les vestales avaient laissé éteindre se rallumait aussi par le soleil, mais à l'aide de miroirs métalliques analogues à ceux d'Archimède, resuscités plus tard par Buffon.

Pline l'ancien, parlant de différentes espèces de verre, surtout des obsidiennes factices et de leur usage pour fabriquer des verres à boire, dit que l'on peut brûler à l'aide d'un globe de verre rempli d'eau. Sénèque, à propos des mêmes globes, remarque qu'ils servent à grossir les objets et permettent de lire des lettres très petites. Pline décrit des émeraudes qui servaient de petits miroirs portatifs, et entre autres, une qui appartenait à Néron, et qui, à l'opposé des précédentes, lui servait de lorgnon pour regarder les gladiateurs au combat.

Néron était myope : cette lentille était-elle concave ? C'est ce que l'écrivain n'explique pas.

Ainsi le verre était connu des Egyptiens, des Assyriens, des Grecs et des Romains, et peut-être aussi d'un grand nombre d'autres peuples anciens, et pourtant les anciens n'ont inventé ni le télescope, ni le microscope, ni la lunette d'approche, ni les lentilles, ni même les bésicles : tous les témoignages sur

l'état des sciences, et même sur les habitudes de la société, s'accordent pour le prouver.

Les bésicles (lorgnons ou lunettes) lentilles très peu courbés, destinées à perfectionner la vue des myopes ou des presbytes, n'ont été inventées qu'au XIII^{ème} siècle.

Les ouvrages de médecine antérieurs à ce siècle déclarent la myopie incurable, tandis que les ouvrages ultérieurs proposent les bésicles pour les corriger. C'est vers 1280 que cette utile invention a été faite : l'humanité, qui conserve précieusement les noms de ses spoliateurs, a oublié celui du bienfaiteur qui a donné à la vue humaine son complément naturel.

L'ère de l'astronomie optique commence seulement en l'année 1609, où Galilée ayant entendu parler de l'invention hollandaise, construisit en Italie la première lunette astronomique qui ait été dirigé vers le ciel. Des révélations inattendues ne tardèrent pas à récompenser sa noble ambition : les montagnes de la Lune, les taches du Soleil, les satellites de Jupiter, les phases de Vénus, et de Mercure, les étoiles doubles, et celle de la Voie lactée, se dévoilèrent à ses yeux émerveillés. Cette lunette a été religieusement conservée, et elle se trouve aujourd'hui à l'Académie de Florence. Son grossissement était seulement de 20 diamètres. Les personnes qui sont munie d'une longue-vue marine qui, ordinairement, possède ce pouvoir grossissant, peuvent voir tous les objets célestes indiqués ci-haut.

Nous n'éprouvons peut-être pas une reconnaissance aussi profonde qu'elle devrait l'être envers les hommes de travail qui, par leurs efforts, ont amené la science et l'art de l'optique aux perfectionnements actuels, malgré les résistances de toute nature que le progrès a toujours eu à subir et à vaincre ; peut-être aussi ne regardons-nous pas avec toute l'admiration dont elle est vraiment digne cette substance minérale de modeste apparence qui s'appelle le verre. Mais elle est plus précieuse que l'or et le diamant, et son rôle dans l'histoire de l'humanité peut à peine être apprécié à sa valeur. Sans le verre, la civilisation n'aurait pu d'abord s'avancer jusqu'en nos climats sep-

tentrionaux, car lui seul nous permet de vivre à l'abri du froid, du vent et des intempéries, tout en recevant la lumière du jour, la chaleur du soleil, et en contemplant la nature extérieure. C'est le verre qui a fondé la physique expérimentale par le baromètre et le thermomètre. C'est lui qui a donné naissance aux deux nouveaux organes visuels de l'humanité moderne : le *microscope*, qui nous a découvert l'infiniment petit, et le *télescope*, qui nous transporte dans l'infiniment grand. Un troisième instrument, le *spectroscope*, dont la découverte est toute récente, nous a fait connaître la composition du soleil, des étoiles et des comètes, etc. La science presque tout entière est due aux services rendus par ce sable fondu avec de la potasse où de la soude, par cette substance vitrifiée par la chaleur... Pure et limpide substance ! l'esprit du penseur te regarde avec sympathie, car tu as été plus bienfaisante envers l'humanité et plus utile aux progrès des connaissances humaines que tous les conquérants et monarques réunis, depuis Sésostri jusqu'à Guillaume de Prusse.

Le perfectionnement des instruments d'optique a littéralement abaissé la hauteur des cieux à la portée de la vision humaine, ou pour mieux dire, ce perfectionnement rapproche les autres mondes de nos yeux aussi exactement qu'il si, en réalité, nous pouvions corporellement quitter la terre et nous transporter vers ces mondes. Nous voyons à l'œil nu les planètes comme des étoiles, c'est à dire comme de simple point lumineux, sans disque apparent. Un grossissement suffisant agrandit ce point lumineux et en fait un disque. Or grossir un objet ou le rapprocher, c'est géométriquement la même chose. Ainsi un homme se tient debout dans la campagne au loin. à l'œil nu, nous ne distinguons qu'un point mobile quand le voyageur se déplace ; une lunette au *longue-vue* dirigée vers ce point le grossit dix fois, ce qui suffit pour distinguer une forme humaine ; c'est exactement comme si nous nous étions transportés vers le voyageur des neuf dixièmes de la distance qui nous en sépare. S'il était à 20 arpents, il est maintenant

à 2 arpents. Un grossissement de 20 diamètres le rapprochera du double, c'est à dire à un arpent ; un grossissement de 40 fois ; nous montrera le voyageur comme s'il était qu'à un demi arpent ou 90 pieds de nous.

On se formera une idée exacte et suffisante de ces premiers principes d'optique, si l'on réfléchit que la grandeur apparente des objets dépend de la distance à laquelle nous les voyons. Une règle de 8 pieds, placée verticalement devant nous, nous paraîtra d'autant plus petite qu'elle sera plus éloignée, et sa dimension apparente décroîtra en raison directe de son éloignement ; à 300 pieds, elle sera deux fois plus petite qu'à 150 pieds ; à 600 pieds, elle paraîtra deux fois plus petite qu'à 300 pieds ; et quatre fois plus petite que dans le premier cas. Si donc, à l'aide d'un moyen quelconque, on la montre du double plus grande ; c'est comme si on l'avait rapprochée de moitié.

La distance moyenne de la lune est de 96,000 lieues ; elle varie un peu, parce que notre satellite ne décrit pas une circonférence parfaite autour de nous, mais une ellipse ou *ovale*. Or, si à l'aide d'un instrument d'optique nous grossissons le disque lunaire de telle sorte qu'il nous paraisse deux fois plus large en diamètre qu'il ne nous paraît à l'œil nu, nous obtenons le même résultat pour l'étude de ce globe, que si nous avions pu diminuer sa distance de moitié, c'est-à-dire que nous voyons la lune comme si elle était à 48,000 lieues de nous. Un grossissement de cent fois montre, par conséquent, la lune comme si elle était rapprochée à 960 lieues ; un grossissement de mille fois, comme si elle était à 96 lieues, et un grossissement de deux mille fois, comme si elle n'était plus qu'à 48 lieues de nous. Un grossissement de dix mille fois, la montrerait à 9 lieues et demie. Le nouveau télescope que l'on doit ériger sur un des monts Sierra Nevada, et dont je donnerai la description plus loin, doit grossir les objets de vingt mille diamètres, alors la lune serait vu à 4 lieues et 20 arpents de distance de l'observateur ! Si cette image était prise en photographie et puis grossie de nouveau de mille diamètres, au

moyen du microscope, la lune paraîtrait à 60 pieds et 3 pouces de distance. Cette image photographiée de nouveau, et vue à un grossissement de mille autres diamètres, serait rapprochée à moins de 6 lignes de l'œil, et l'on verrait même sa texture microscopique. Pour parvenir à ces résultats étonnants, il ne s'agirait que de trouver un collation, dont les gravalutions seraient invisibles au microscope. Ceci n'est qu'une question de temps, car la science n'a pas encore dit son dernier mot !...

Dans l'examen de toute lunette, deux points principaux sont à considérer. La grande lentille de verre qui occupe l'extrémité de la lunette se nomme l'*objectif*, parce que pendant l'observation, elle est du côté des objets que l'on observe. A l'opposé, la petite lentille qui est adaptée au bout du tube placé près de l'œil, se nomme l'*oculaire*, précisément parce que c'est là que l'œil se place pour l'observation. Les images des objets que l'on observe traversent l'objectif et viennent se peindre au foyer, près de l'oculaire ; l'oculaire contient des verres grossissants, destinés à amplifier cette image.

Le grossissement peut être poussé d'autant plus loin que l'objectif est plus grand. Pratiquement, il est de 4 fois par ligne du diamètre de l'objectif. Ainsi une lunette dont l'objectif est de 48 lignes ou 4 pouces supporte un grossissement normal de cent soixante fois en diamètre ; une lunette dont l'objectif est de 6 pouces supporte un grossissement de 320 fois, et ainsi de suite. J'ai réussi à faire un oculaire qui donnait un grossissement de 640 diamètres avec un objectif de cette dimension. Cet oculaire, plan convexe, avait 2 lignes de foyer et une ligne $\frac{1}{2}$ de diamètre, et l'objectif avait 6 pouces de diamètre et 8 pieds de foyer, mesure anglaise.

L'objectif d'une lunette est comme une rétine nouvelle par laquelle on remplacerait notre œil. Une lentille de 8 pouces de diamètre voit comme un œil qui aurait une rétine de cette dimension. Une rétine voit d'autant mieux quelle a plus de surface sensible. La lunette astronomique est donc littéralement un œil géant.

Dans toute lunette, l'objectif est fixe tandis que l'oculaire est mobile. On construit même ordinairement pour les instruments un peu importants une série de plusieurs oculaires de grossissements différents, que l'on applique à volonté, suivant l'observation que l'on doit faire. Si l'on veut, par exemple, voir la Lune entière dans le champ de la lunette, il ne faut pas prendre un oculaire qui la grossisse trop, car elle dépasserait le champ, et l'on n'en verrait plus qu'une partie. Si, au contraire, le but est d'examiner en détail une région spéciale du disque lunaire, on choisit le grossissement le plus puissant que puisse supporter la lunette. Le champ d'une lunette est d'autant plus petit et la lumière d'autant plus faible, que le grossissement est plus fort.

A la fin de chacun de mes articles, je ferai connaître aux lecteurs les principaux phénomènes astronomique du mois; ainsi que la position des principales planètes dans notre ciel sidéral. Les personnes munies d'une bonne lunette ou lunette marine, peuvent voir facilement les principales montagnes de la Lune, ainsi que ses mers; les phases de Mercure et de Vénus, les satellites de Jupiter, ainsi que l'auscultation des principales étoiles et planètes, par la Lune; les principaux groupes d'étoiles et de doubles étoiles; les principales taches du soleil, etc. Je donnerai aussi les changements de diamètre du soleil, et le moyen de régler les horloges et les montres, par une bonne marque du soleil à midi vrai.

(A continuer.)

Principaux phénomènes célestes

du
MOIS DE MARS 1884.

Au 1er de mars, les jours ont augmenté de 1 heure et 59 minutes.

Au 1er du mois, quand il est midi au soleil, temps vrai, il doit être midi moins 12 minutes 25 secondes; car le soleil est en avant du temps moyen.

Le 7, le soleil à 11 minutes en avant du temps moyen, ou de l'horloge.

- Le 11 du mois, 10 minutes.
- Le 14, 9 minutes.
- Le 18, 8 minutes.
- Le 21, 7 minutes.
- Le 24, 6 minutes.
- Le 27, 5 minutes.
- Le 31, 4 minutes.

Au premier d'avril, le soleil aura encore 3 minutes et 46 secondes en avant du temps moyen.

J'ai négligé les fractions de minutes pour les autres dates du mois. Le temps vrai et le temps moyen ne s'accorde que 4 fois par année; ainsi le soleil se trouve constamment, soit en avant, soit en arrière, du temps moyen des horloges ou des montres.

Le temps du passage du demi diamètre du soleil au méridien sera d'une minute et 4 secondes, le 5 mars, et se continuera ainsi jusqu'à la fin du mois.

ÉCLIPSES.


Le 9 mars, vers 7 heures du soir, il y aura éclipse du 1er et du 3e satellites de Jupiter, visible dans tout le Canada: le 2e satellite paraîtra à l'est, et le 4e à l'ouest de Jupiter.

Autre éclipse, le 16 du mois, du 1er et du 3e satellites de Jupiter, vers 7 heures du soir; les 2e et 4e satellites de Jupiter seront placés à l'ouest de Jupiter.

Le 25, vers 5 h. 28 m., du soir, ils seront tous quatre à l'ouest de Jupiter.

Vénus est étoile du soir, et son croissant est visible à la longue-vue; elle sera dans la constellation du Bélier vers le milieu du mois. Le 4 de mars, elle se couchera à 9 h. 20 m., du soir; le 25, à 10 h. 24 m., du soir. A cette époque, son diamètre sera de 16 secondes de degrés, et son croissant sera parfaitement visible à la lunette d'approche.

Dr J. A. CREVIER.

 Prière aux abonnés d'acquiescer l'abonnement de 1884, afin de fixer le jour du tirage de la prochaine Loterie.

SOMMAIRE :

Bulletin Religieux

Instruction sur la Religion, (suite)..... 65

Calendrier catholique

Mois de Mars.—Saint-Joseph, par Aug. CARION..... 66

Feuilleton

Graziella ou les Epreuves d'une Orpheline, (suite), par Mad. L. LABROCQUY..... 67
Les Fiancés. (suite), par A. MANZONI..... 77

Poésies

Réminiscence, par J. B. C* *.. 81
La Pipe..... 81
La Neige, par Mad. H. HEUGEL. 85
Le Paysan, par Eudore EVANTUREL..... 93

Monographie

Un grand Vaincu, par Chs M. DUCHARME..... 82

Biographies

Mgr N. J. Perché, archevêque de la Nouvelle-Orléans, par P. E. THÉARD..... 85
Sir Charles Tupper, (suite), par Chs THIBAUT..... 86

Critique

La vallée de Josaphat, par l'abbé J. M. EMARD..... 88

Histoire

Meadowbank, villa du lieutenant. Andrew Stuart, par J. M. LEMOINE..... 90

Astronomie

Exposé d'Astronomie Populaire, ou Voyage à travers les Planètes, par le Dr J. A. CREVIER, médecin-naturaliste..... 94
Principaux phénomènes célestes du mois, par le Dr J. A. CREVIER..... 96

Maximes et Pensées.

Pensées diverses..... 66-67
Nécessité de l'étude..... 90

Avis Officiel.

AVIS AUX ENTREPRENEURS

ON recevra à ce bureau jusqu'à **MERCREDI**, le 5ème jour de **MARS** prochain, inclusivement, des Soumissions cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription: "Soumission pour Halle d'Exercices Militaires, Québec," pour la construction et l'achèvement d'une **Halle d'Exercices Militaires, à Québec.**

On pourra obtenir au Ministère des Travaux Publics à Ottawa, et au bureau de ce ministère à Québec, dans l'édifice du Bureau de Poste, des formules de soumission et de devis, à commencer de **Vendredi**, le 15 du mois courant.

Les soumissionnaires sont avertis que leurs offres ne seront prises en considération si elles ne sont point faites sur les formules fournies, dont les blancs devront être convenablement remplis, et si elles ne portent leurs propres signatures.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de Banque, **accepté**, fait payable à l'honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme **égale à cinq pour cent** du montant de la soumission. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire.

Le ministère ne s'engage, à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions.

Par ordre,

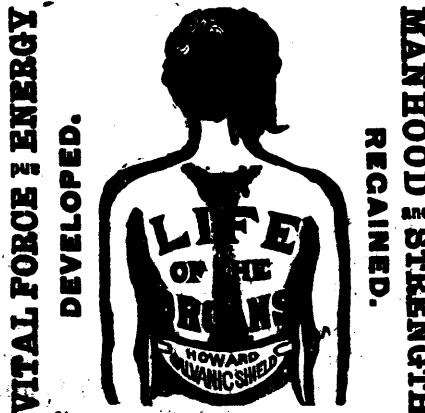
F. H. ENNIS, Sec.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 4 février 1884.

ANNONCE

Importante à Tous.

LOST VIGOR RESTORED



(As worn over bath, covering Nerve-Vital Centers.)
NERVE-LIFE RENEWED
By the HOWARD GALVANIC and MAGNETIC SHIELD.

It Speedily and Positively Cures
All Weaknesses of a Personal Nature, General Debility, Dyspepsia, Paralysis, Spinal Ailments, Rheumatism, Neuralgia, Kidney, Liver and Bladder Diseases, Epilepsy, Blood-Poisoning, Chills and Fever, Malaria, Sciatica, Nervousness, Biliousness, Sleeplessness, Low Spirits, Weak Back.

BEST APPLIANCE MADE. Fits Any Part of the Body. Gives all the Benefits of Galvanism, Magnetism and Electricity, combined or separately. **WITHOUT USING VINEGAR or ACIDS.** Cures When All Other Remedies Fail. Guaranteed.
PRICES OF SHIELDS—No. 1, \$4; No. 1A, \$5; No. 2, \$10; No. 3, \$15; No. 4, \$20. Graded in power to suit every disease.

"THREE TYPES OF MEN."
An Illustrated book (for MEN ONLY) sent FREE, Sealed. Gives a **SPEDDY and POSITIVE SELF-CURE** for Involuntary Waste, Seminal Weakness, Impotency. Will save Time, Health, Money.

"MAID, WIFE, MOTHER."
Illustrated book (for LADIES ONLY) sent FREE, Sealed. Gives **SAFE and PERMANENT CURE** for ALL FEMALE COMPLAINTS.

Electro-Magnetic Insoles keep feet warm, prevent Colds, Rheumatism, etc. \$1 per pair. Send size of shoe.

Goods sent by mail, express or C. O. D. **CORRESPONDENCE CONFIDENTIAL. ADVICE FREE.** Please name this paper.

AMERICAN GALVANIC COMPANY,
OFFICES: { 184 Madison St., Chicago, Ill. }
{ 1108 Chestnut St., Philadelphia, Pa. }



COMPOSÉ VÉGÉTAL

De Lydia E. Pinkham.

Est un spécifique souverain

Pour toutes les douleurs, faiblesses et commodes à notre meilleure population féminine.

Médecine pour les Femmes. Inventée par une Femme. Préparée par une Femme.

Le plus grande découverte médicale depuis l'origine de l'Histoire.

Il ranime l'humeur qui s'abat, donne de la vigueur aux fonctions organiques et les harmonise, donne de l'élasticité et de la fermeté au pas, restaure l'éclat naturel de l'œil, et répand sur la joue pâle de la femme les roses fraîches du printemps de la vie et du commencement de l'été.

Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.

Il prévient l'évanouissement, la flatuosité, détruit l'insatiabilité des stimulants, et fait disparaître les alibesses d'estomac.

Cette tendance à marcher la tête baissée, qui cause de la douleur, de la pesanteur et des douleurs dans le dos, est toujours définitivement guérie par son usage.

Pour la guérison des maladies des rognons chez l'un et l'autre sexe le composé est sans rival.

Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham déracinera tous les vestiges des humeurs dans le sang, et renforcera le système, de l'homme, de la femme ou de l'enfant. Insistez pour que votre pharmacien vous en procure.

Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 233 et 235 Western Avenue, Lynn, Mass. Prix du flacon \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la malle sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception du prix, \$1 la boîte pour chaque. Mad. Pinkham répond volontiers à toute lettre demandant des renseignements. Mettez dans l'enveloppe un timbre de 3 centins. Demandez un pamphlet.

Ce composé est également préparé à Stanstead (P. Q.)

NORTHROP & LYMAN

TORONTO

Agents généraux pour toute la province d'Ontario.

Aucune famille ne devrait se passer de PILULES POUR LE FOIE DE LYDIA E. PINKHAM. Elles guérissent la constipation, la constitution bilieuse et l'engourdissement du foie. 25 cents la boîte.

En vente dans toutes les pharmacies.

\$10. SAVED!

Buy the IMPROVED VICTOR Sewing Machine.



It is so simple in construction and runs so easily that a child can operate it.
It has the straight, self-setting needle, our improved shuttle, with a perfect tension, which does not change as the bobbin becomes exhausted.
All the wearing points are adjustable, and it combines every desirable improvement.
Every Machine is sent out ready for use, after being thoroughly tested.
Notwithstanding the GREAT REDUCTION IN PRICES we continue to use the best material and exercise the greatest care in their manufacture.

VICTOR SEWING MACHINE CO.,

Western Branch Office, 281 West Madison St., Chicago, Ill. PRINCIPAL OFFICE and Manufactories, Middletown, Conn.

BULLETIN DES ANNONCES.

AUX

MARCHANDS ET INDUSTRIELS.

Aux Annonceurs des Etats-Unis.

L'ALBUM, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL & C^{ie}, No 10, rue Spruce, autorisé à accepter des annonces pour cette Revue Mensuelle **NEW-YORK.**

Aux annonceurs d'Ontario.

L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BUTCHER No 29, rue King, O^{est}, qui est autorisé à accepter des annonces pour cette Revue Littéraire à **Toronto.**

Agents demandés

POUR LA VENTE DE LA NOUVELLE

MAPPE DU CANADA.

Une commission élevée est allouée aux agents.

S'adresser à **H. C. TUNISON**, éditeur,
No 388, RUE RICHMOND,
LONDON, ONTARIO.

La Machine à Coudre

LA PLUS POPULAIRE

ET

DÉFIANT TOUTE COMPÉTITION

EST LA

NEW-HOME

*Elle est la plus légère,
la plus simple,
la plus perfectionnée,
la plus durable,
et la meilleure.*

200,000 sont vendues
chaque année

S'adresser à

NEW HOME SEWING MACHINE CO
30, UNION SQUARE,
NEW YORK.

AVIS IMPORTANT.

UNE GRANDE CHANCE POUR TOUS DE FAIRE DE L'ARGENT.

N'ayant plus d'Agents (excepté pour les villes de Québec, Montréal et Trois-Rivières), le Directeur de l'*Album des Familles* recevra avec empressement les

Listes de Nouveaux Abonnés

que les amis de l'*Album* jugeront à propos de former, soit aux Etats-Unis soit au Canada, pour répandre davantage cette Publication littéraire au sein des nombreux groupes franco-canadiens de ce pays ou de l'étranger.

Pour activer l'esprit d'initiative des zélateurs, il leur sera accordé une Prime de **25 Centins** pour chaque abonné obtenu, et qui aura payé à l'avance ou paiera dans les trente jours qui suivront la réception de l'*Album*, le prix de l'abonnement annuel. Cette commission sera de suite retenue par celui qui nous transmettra une telle liste d'abonnés avec l'argent, on recevra gratuitement l'*Album des Familles* pendant une année, à son choix, pourvu que le nombre des abonnés soit d'au moins une dizaine.

Une autre commission de **10 pour cent** sera également accordée aux Zélateurs pour les Annonces qu'il nous transmettront pour insérer sur le Couvert de l'*Album*, suivant le tarif inséré à la dernière page de cette Publication.

Nous espérons donc que dans chaque paroisse il se trouvera une personne disposée à nous aider ainsi pour étendre partout la circulation de l'*Album des Familles*.

S'adresser franco à

M. le Directeur de l'*Album des Familles*,
P. O. Boîte 1065, Ottawa.

Les MARCHANDS et AUTRES trouveront un grand avantage en publiant leurs annonces dans l'*ALBUM DES FAMILLES*.

EN VENTE :

L'ALBUM DES FAMILLES

POUR LES ANNÉES

1880-1881-1882 et 1883

Prix : \$7.00 pour les quatre Années.

S'adresser au Directeur de

L'ALBUM DES FAMILLES,

P. O. Boîte 1065, Ottawa.